

704

52



CAROLUS

LE ROMAN

DE LAIGLON

PQ220

.C32

R6

109352

F. R.



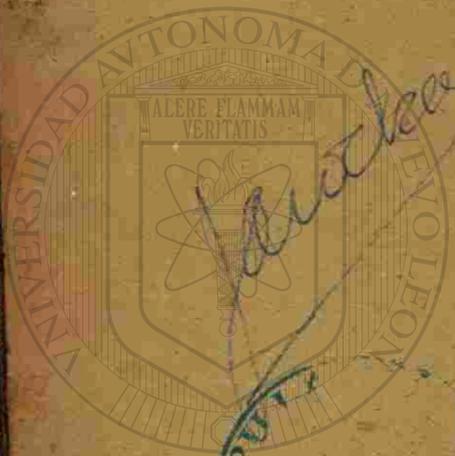
1020005920

NET

LIB

PQ2204
.C32
R6

CAROLUS



LE
ROMAN DE L'AIGLON



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FONDO GENERAL DE BIBLIOTECAS
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

109352

PARIS
DIDIER & MERICANT, ÉDITEURS
1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour
tous les pays, y compris la Suède et la Norvège

**Pour lire en Voyage,
DEMANDEZ**

Chez tous les Libraires, Marchands de Journaux
et dans toutes les Bibliothèques des Gares

la NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

à 20 centimes le volume

OUVRAGES PARUS :

1. Amour d'enfant, p. J. Mary.
2. La jeune Sibérienne, par X. de Maistre.
3. Bonheur brisé, par A. Duchâtelle.
4. Péchés roses, (1^{re} série) par Ch. Aubert.
5. L'Épreuve, par Ch. Deslys.
6. Autour de la gamelle, par L. Marville.
7. Autour de la lune de miel, par P. Pousolle.
8. Petits péchés, par Ch. Monselet.
9. L'Ingénu, roman de Voltaire.
10. Les amours de Jeannette, par L. Marville.
11. Un jour d'angoisses, par Paul Ginsty.
12. Rose-Claire, par L. Marville.
13. Cœurs d'élite, par R. Morel.
14. Les femmes qui aiment, par Fortunio.
- 15 et 16. Manon Lescaut (2 vol.), par l'abbé Prévost.
17. Contes et Nouvelles, t. I par La Fontaine.
18. Le boulet d'or, par J. Mary.
19. L'Éventail rouge, par L. Marville.
20. Les deux bouviers, par Walter Scott.
21. La dot de Suzette p. Piévée.
22. A brûler, par J. Lermina.
23. Zadig, par Voltaire.
24. Contes et Nouvelles, (t. II), par La Fontaine.
25. Mariage aux roses, par L. Marville.
26. Péchés roses (2^{me} sér.), par Ch. Aubert.
27. Tante Berthe, p. G. de Peyre-brune.
28. La vertu de Lolotte, par M. Ordonneau.
29. Chanvallon, par Ch. Monselet.
30. Contes du pays de l'or, (1^{re} série) Bret-Harte.
- 31 et 32. Paul et Virginie (2 vol.) p. Bernardin de Saint-Pierre.
33. Voyage autour de ma chambre, par X. de Maistre.
34. Contes, de Perrault.
35. Le trait d'union, p. Lemercier de Neuville.
36. Au mess, par L. Marville.
- 37 et 38. La Religieuse, (2 vol.), par Diderot.
39. Princesse, par G. de Peyre-brune.
40. La veuve des Highlands, par Walter Scott.
41. Séduction, par L. Marville.
42. Nos femmes, p. A. Valabregue.
43. Emilie Jemmy, p. Gérard de Nerval.
44. La guerre des dieux (1^{re} série), par Parny.
45. Le Lion amoureux, par Frédéric Soulié.
46. Le doge de Venise, par Hoffmann.
47. La vengeance d'un savant, par A. Blemond.

Suite du Catalogue

48. Théodore, par Pigault-Lebrun.
49. La cuisinière du foyer, par H. Loxera.
50. Les séductrices, par Paul Féval fils.
51. La vieille chanson française, (1^{re} série), par ***.
52. Voyages de Gulliver, (1^{re} série) par Swift.
53. Contes et Nouvelles (tome III), par La Fontaine.
54. La guerre des dieux (2^e série), par Parny.
55. La dette d'honneur, par D. Fabrice.
56. Usages du monde, par la baronne de Saveruon.
57. La Simonne, par Ch. Deslys.
58. Croix et médailles, par L. Marville.
59. Atala, par Chateaubriand.
60. L'homme aux treize lits, par D. Fabrice.
61. Les enfants d'Edouard, par Casimir Delavigne.
62. La patte du chat, par Gourdon de Genouillac.
63. La vieille chanson française (2^e série), par ***.
64. L'adecouverte de Cuba par Christophe Colomb, par J. de Boils.
65. Pékins et troubades, par G. Cerfiers.
66. Le milliardaire, par Alexis de Pictet.
67. L'armoire à singe, par D. Fabrice.
68. Contes du pays de l'or, (2^{me} série), par Bret-Harte.
69. Daphnis et Chloe, p. Longus.
70. L'amour sous les drapeaux, par Richard Cross-Country.
71. Voyages de Gulliver, (2^e série), Swift.
72. Contes et Nouvelles (tome IV), par La Fontaine.
73. Les gaités de l'uniforme, par R. Cross-Country.
74. Péchés roses (3^e série), par Ch. Aubert.
75. Le trappeur du Kansas, par C. de Gendrey.
- 76-77. Les amours d'une princesse (tomes I et II), par Odyse Barot.
78. Don Quichotte, par M. de Cervantes.
79. Norah la dompteuse, par G. Dancourt et G. Bertal.
80. Robinson Crusoé, par Daniel de Foë.
81. Rires francs, par Th. Cahu.
82. Militaires et petites femmes, par Richard Cross-Country.
83. Cœur et Trèfle, par L. Marville.
84. Péchés roses (4^e série), par Ch. Aubert.
85. Le harlier de Séville, par Beaumarchais.
86. Vieilles amours, par Cl. Vautier.
87. Dernier Abencérage, par Chateaubriand.
88. Hélène de Ghaby, par Pierre des Beaudes.
89. La belle Armandé, par Ed. Cadol.
90. Contes à la vapeur, par Guillon et Le Rouge.
91. Thérèse Aubert, par Ch. Nodier.
92. Rapins, par Delph. Fabrice.
93. Le voyage des Berluron, par M. Ordonneau.
- 94 et 95. Le prisonnier des Sioux, (2 vol.), par C. de Gendrey.
96. Ines de las Sierras, par Ch. Nodier.
97. Criminels, par Jean Barancy.
98. Les inutiles, par Ed. Cadol.
99. Croquis militaires, (1^{re} série), par J. Vingtrinier.
100. Le cœur et l'épée, par Richard Cross-Country.
101. Les bouilliers de cru, par Ed. Cadol.
- 102 et 103. Faust, Roman, 2 vol. par Goethe.

Voir à la page suivante la suite du Catalogue des ouvrages parus.

Voir à la page suivante la suite du Catalogue des ouvrages parus.

Suite du Catalogue :

104. Képis, galons et chiffons, par Richard Cross-Country.
 105. Mademoiselle de Scudéry, par Hoffmann.
 106. Hamlet, (Drame), par Shakespeare.
 107. Croquis militaires, (2^e série), par J. Vingtrimer.
 108 et 109. Quentin Durward, t. I et II par Walter Scott.
 110 et 111. La Fille du grand chef, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 111. Le Ligataire universel, par Regnard.
 112 et 113. Pêches roses (5^e et 6^e séries), par Ch. Aubert.
 114 et 115. Quentin Durward, t. III et IV, par Walter Scott.
 117. Le Secret des Zippellus, par Jules Lermina.
 118. Le commandant Savabarder, par R. Cross-Country.
 119. Mademoiselle de Marsan, par Charles Nodier.
 120 et 121. Pêches roses (7^e et 8^e séries), par Ch. Aubert.
 122 et 125. L'Ange des Frontières, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 123. La Grande Sœur, par Abel Merklein et Fern. Reisser.
 124. Les Cinq, par A. Guignery.
 126. L'Espion de la Reine, par Adrien Guignery.
 127. Fanoche, par Maurice Ordonnaeu.
 128. Guillaume Tell, par Schiller.
 129 et 130. Flèche d'or, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 131. Contes du pays de l'or, (1^{re} série) par Bret Harte.
 132. L'Amante mystérieuse, p. Carita Maurice.
 133. Contes du Farwest, par Haxithorne.
 134. Werther, par Goethe.
 139. A toute vapeur, par Camille Debans.
 136 et 137. Romeo et Juliette, t. I et II, par Shakespeare.
 138. Les Volontaires de Guise, par Adrien Guignery.
 139 et 140. L'Estif indien, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 141. Le capitaine rouge, par Adrien Guignery.
 142 et 143. L'Auberge des Ours noirs, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 144. Aladin, ou la Lampe merveilleuse, (Mille et une nuits, 1^{re} série), p. Galland.
 145. Voyages au coin du feu, par Th. Cahu.
 146. Aventures des trois Calendriers, (Mille et une nuits, 2^e série), par Galland.
 147 et 148. Un homme d'argent, t. I et II, par A. Decourcelle.
 149. Le Tonnelier de Nuremberg, p. E. T. A. Hoffmann.
 150. La Médecine des foyers, par le docteur de Bures.
 151. Contes d'Hégésippe Moreau.
 152 et 153. La Chasserresse sauvage, t. I et II, p. le capit. Mayne-Reid.
 154. La Fille du Bourreau, par Adolphe Malbinger.
 155. La Drogue, par Richard Cross-Country.
 156. Le Pibustier, par Arnold Malbinger.
 157. Le Joueur, par Regnard.
 158 et 159. Dans la prairie, t. I et II, par le Capitaine Mayne-Reid.
 160 et 161. La Captive des Mohawks, t. I et II, par C. de Cendrey.
 162. Le Roman de l'Âiglon, par Carolus.

Envoi franco de chaque volume au choix, par poste... contre 0 fr. 30 =
 — — 25 volumes — par colis postal. — 5 fr.
 — — 45 — — — — 9 fr.
 — — 60 — — — — 18 fr.



CHAPITRE PREMIER

L'ÂIGLON

Nous sommes au lendemain de la révolution de Juillet. La dynastie des Bourbons, restaurée à grand-peine par les souverains de la Sainte-Alliance, vient de disparaître, emportée sur les chemins de l'exil, par la colère du peuple.

Transportons-nous, par la pensée, dans le vieux château de Schœnbrunn, résidence impériale de la monarchie austro-hongroise.

Dans une chambre haute, d'où l'on domine les terrasses et les jardins du palais, au-dessous de cette plate-forme célèbre de la *Gloriette* d'où, par les temps clairs, l'on aperçoit les clochers de Saint-Etienne, la cathédrale de Vienne, un jeune homme est assis, lisant à la clarté d'une lampe de travail.

La grande horloge du château vient de sonner minuit, la nuit est constellée d'étoiles ; et, par la fenêtre ouverte, on entend distinctement le cri des sentinelles qui se répondent tour à tour, se mettant ainsi en garde contre le sommeil qui pourrait les envahir et les mettre en défaut.

Grand, pâle et mince, à la taille élancée, le jeune homme vient de relever la tête ; il est re-

Suite du Catalogue :

104. Képis, galons et chiffons, par Richard Cross-Country.
 105. Mademoiselle de Scudéry, par Hoffmann.
 106. Hamlet, (Drame), par Shakespeare.
 107. Croquis militaires, (2^e série), par J. Vingtrimer.
 108 et 109. Quentin Durward, t. I et II par Walter Scott.
 110 et 111. La Fille du grand chef, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 111. Le Ligataire universel, par Regnard.
 112 et 113. Pêches roses (5^e et 6^e séries), par Ch. Aubert.
 114 et 115. Quentin Durward, t. III et IV, par Walter Scott.
 117. Le Secret des Zippellus, par Jules Lermina.
 118. Le commandant Savabarder, par R. Cross-Country.
 119. Mademoiselle de Marsan, par Charles Nodier.
 120 et 121. Pêches roses (7^e et 8^e séries), par Ch. Aubert.
 122 et 125. L'Ange des Frontières, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 123. La Grande Sœur, par Abel Merklein et Fern. Reisser.
 124. Les Cinq, par A. Guignery.
 126. L'Espion de la Reine, par Adrien Guignery.
 127. Fanoche, par Maurice Ordonneau.
 128. Guillaume Tell, par Schiller.
 129 et 130. Flèche d'or, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 131. Contes du pays de l'or, (1^{re} série) par Bret Harte.
 132. L'Amante mystérieuse, p. Carita Maurice.
 133. Contes du Farwest, par Haxithorne.
 134. Werther, par Goethe.
 139. A toute vapeur, par Camille Debans.
 136 et 137. Romeo et Juliette, t. I et II, par Shakespeare.
 138. Les Volontaires de Guise, par Adrien Guignery.
 139 et 140. L'Estif indien, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 141. Le capitaine rouge, par Adrien Guignery.
 142 et 143. L'Auberge des Ours noirs, t. I et II, par Camille de Cendrey.
 144. Aladin, ou la Lampe merveilleuse, (Mille et une nuits, 1^{re} série), p. Galland.
 145. Voyages au coin du feu, par Th. Cahu.
 146. Aventures des trois Calendriers, (Mille et une nuits, 2^e série), par Galland.
 147 et 148. Un homme d'argent, t. I et II, par A. Decourcelle.
 149. Le Tonnelier de Nuremberg, p. E. T. A. Hoffmann.
 150. La Médecine des foyers, par le docteur de Bures.
 151. Contes d'Hégésippe Moreau.
 152 et 153. La Chasserresse sauvage, t. I et II, p. le capit. Mayne-Reid.
 154. La Fille du Bourreau, par Adolphe Malbinger.
 155. La Drogue, par Richard Cross-Country.
 156. Le Pibustier, par Arnold Malbinger.
 157. Le Joueur, par Regnard.
 158 et 159. Dans la prairie, t. I et II, par le Capitaine Mayne-Reid.
 160 et 161. La Captive des Mohawks, t. I et II, par C. de Cendrey.
 162. Le Roman de l'Âiglon, par Carolus.

Envoi franco de chaque volume au choix, par poste... contre 0 fr. 30 =
 — — 25 volumes — par colis postal. — 5 fr.
 — — 45 — — — — 9 fr.
 — — 60 — — — — 18 fr.



CHAPITRE PREMIER

L'ÂIGLON

Nous sommes au lendemain de la révolution de Juillet. La dynastie des Bourbons, restaurée à grand-peine par les souverains de la Sainte-Alliance, vient de disparaître, emportée sur les chemins de l'exil, par la colère du peuple.

Transportons-nous, par la pensée, dans le vieux château de Schœnbrunn, résidence impériale de la monarchie austro-hongroise.

Dans une chambre haute, d'où l'on domine les terrasses et les jardins du palais, au-dessous de cette plate-forme célèbre de la *Gloriette* d'où, par les temps clairs, l'on aperçoit les clochers de Saint-Etienne, la cathédrale de Vienne, un jeune homme est assis, lisant à la clarté d'une lampe de travail.

La grande horloge du château vient de sonner minuit, la nuit est constellée d'étoiles ; et, par la fenêtre ouverte, on entend distinctement le cri des sentinelles qui se répondent tour à tour, se mettant ainsi en garde contre le sommeil qui pourrait les envahir et les mettre en défaut.

Grand, pâle et mince, à la taille élancée, le jeune homme vient de relever la tête ; il est re-

vêtu de l'uniforme autrichien, et son front, grave et triste, semble renfermer de nobles et d'amères pensées.

D'une main fébrile, il compulse des liasses de parchemins étalés devant lui; et plus il avance dans sa lecture, plus son visage se contracte, plus son front s'obscurcit.

Marengo!... Wagram!... Austerlitz!... murmure-t-il à voix basse; Waterloo!... et sa tête s'incline: une larme brûlante vient d'humecter sa paupière.

Et, à chaque vibration du timbre de l'horloge, il tressaille; comme si son cœur trop à l'étroit dans sa poitrine, allait éclater; comme si, malgré son jeune âge, désillusionné de tout, il évoquait la mort et l'appelait à son secours.

Et la voix des sentinelles vient troubler ses méditations; et monte, mélancolique appel, dans le silence de la nuit.

Marengo, Wagram, Austerlitz: Que viennent faire ici ces grands noms de batailles?

Cet adolescent est trop jeune encore pour avoir assisté, même de loin, à ces immenses tueries où se ruèrent les peuples!

Sa main débile, semble-t-il, aurait peine à soutenir l'épée, dont la poignée, sertie de gemmes précieuses et le fourreau de velours scintillent en un coin de la chambre, accrochée au chevet de sa couche.

Et la lecture se poursuit

Rapidement, les feuillets se succèdent rejetés, au fur et à mesure, sur le tapis de la chambre.

Mais la froideur de la nuit vient interrompre le lecteur; il se lève en chancelant, et nous apparaît en pleine lumière.

Quel est donc cet adolescent qui rêve de batailles et verse des larmes au souvenir de Waterloo?

Un officier autrichien, sans doute, comme son uniforme l'indique?

Un aide de camp? dont la présence en ce château de Schönbrunn s'explique par le séjour qu'y fait en ce moment l'empereur François II, le chef de la dynastie autrichienne.

Nous pourrions nous tromper!

Ecoutez.

Par une belle matinée de l'an 1811, le peuple de Paris, ainsi qu'un fleuve immense, se coulait par les rues et les places.

Sur les visages de cette multitude, on pouvait lire, tout à la fois, de la joie et de l'anxiété.

Aux Tuileries, les médecins rassemblés autour de l'impératrice Marie-Louise attendaient sa délivrance.

Et, peu après, la voix de bronze du canon des Invalides annonçait, à la fois à la France et au monde, que le soldat couronné César par la fortune, au lendemain des batailles, avait un héritier.

Celui qu'on appela le Roi de Rome venait de naître.

Son enfance, partagée entre les caresses distraites d'une mère, dont le caractère peu expansif s'aggravait encore des habitudes rigides et compassées d'une étiquette surannée contractées à la cour d'Autriche, et de rares et solennelles entrevues avec l'homme-dieu, qu'il appelait, presque en tremblant, son père, fut celle de tous ceux que la destinée semble appeler à régner un jour sur les peuples.

Puis vinrent les jours noirs, les batailles perdues, l'exil et l'arrière-pensée de n'avoir pu donner l'obole d'un baiser au Prométhée mourant, qu'il n'avait qu'entrevu.

Mais l'implacable destinée devait faire plus encore!

L'Aigle vaincu, blessé par ses liens, cloué, pour ainsi dire, aux arides rochers des solitudes australes, avait vécu ses dernières journées, espérant pour son fils, qu'il ne devait jamais revoir, de hautes destinées.

Comme un oiseau chétif, que le vent de l'orage un soir enlève au nid, et que le laboureur, en rentrant ses moissons, trouve au fond du sillon, et donne à ses enfants, pour servir de jouet, après l'avoir mutilé, l'Aiglon tombé de l'aire, quand l'Aigle en fut parti, vint cacher ses

douleurs et ses aspirations dans ce château de Schoenbrunn, où ses longues journées s'écoulerent monotones, entre un vieillard, l'empereur François II, son grand-père, et l'ombrageux chancelier d'Autriche, le prince de Metternich.

C'est lui, « l'Aiglon », que nous venons de voir, revêtu de l'uniforme autrichien, parcourant les Bulletins de la Grande Armée, tressaillant au spectacle de ses victoires, et versant une larme au souvenir de Waterloo

CHAPITRE II

LES VIOLETTES

Dans la matinée qui suivit cette veillée d'armes, où nous avons vu le fils de Napoléon, auquel son grand-père avait donné le titre de duc de Reichstadt, compulser fiévreusement les Bulletins de la Grande Armée, et regretter, avec des larmes, l'inaction dans laquelle le laissait tristement végéter les méfiances d'une politique astucieuse et tremblante, le prince descendit au jardin et, à travers les terrasses de marbre blanc, au milieu des parterres fleuris, entretenus avec soin par une armée de mercenaires, gagna le parc où s'élevait, près de la grille d'honneur, le le cottage riant qui servait de demeure au chef jardinier.

Dans ce logis modeste, aux abords fleuris, habitait un ancien soldat des guerres impériales, blessé grièvement à Waterloo; l'un des derniers survivants de cette héroïque phalange, qui mourut et ne se rendit pas. Le vieux Silvère y vivait modestement, joignant à sa pension d'ancien sergent des grenadiers de la Garde et au revenu de sa croix de chevalier de la Légion d'honneur, les émoluments de sa place de jardinier chef des jardins de Schœnbrunn.

Enfant trouvé un dimanche des Rameaux par une marchande de fleurs, venue dès la première messe vendre du buis béni à la porte de l'Eglise Saint-Sulpice, il avait grandi sur le pavé de Paris et, à la mort de sa mère adoptive, sans parents, sans amis, il était parti pour l'armée et avait fait tambour battant son tour d'Europe, recevant de nombreux horions et les rendant avec usure.

L'empereur, qui aimait les braves et se connaissait en hommes, l'avait distingué; et, lorsque le roi de Rome faisait, dans une légère voiture, sa promenade quotidienne sur la terrasse des Tuileries, les courtisans n'étaient pas peu surpris de voir au milieu de l'essaim gracieux des dames d'honneur qui suivaient la voiture du prince impérial, un sergent de grenadier sanglé dans sa tunique, tiré à quatre épingles, et sur la poitrine duquel scintillait l'étoile des braves :

c'était Silvère que la faveur de l'empereur avait attaché à la personne de son fils; et la présence de ce modeste guerrier, au milieu du luxe des uniformes et la grâce des toilettes féminines, semblait reporter sur l'enfant quelque chose de cette tendresse aveugle et passionnée que l'armée tout entière avait vouée au père.

Le culte de cet humble avait même survécu au malheur; et quand les généraux comblés d'honneurs, gorgés de richesses, s'empressèrent à l'envi d'oublier jusqu'au nom de l'homme qui les avaient tirés du néant, pour faire leur cour au pouvoir nouvellement établi, le vieux soldat suivit son jeune maître; et, grâce aux instances de ce dernier, parvint, malgré de nombreuses difficultés, soulevées par la méfiance ombrageuse du prince de Metternich, à être promu aux fonctions de chef jardinier du parc et des parterres du château de Schœnbrunn.

Quand le prince arriva près du léger grillage qui séparait du chemin le petit jardin où Silvère cultivait avec amour de superbes roses, il fut surpris d'apercevoir son vieux serviteur se promenant de long en large dans les allées de son petit domaine, en compagnie d'une ravissante jeune fille, dont les traits, jusqu'alors, lui étaient complètement inconnus.

Brune, svelte, élancée, d'une idéale beauté et d'un maintien respirant la grâce et la modestie, l'inconnue, tout en se promenant, se penchait

vers les roses et semblait en respirer le parfum avec délices.

A la vue du prince, une rougeur subite, qui couvrit ses joues, la para d'un reflet de soleil plus séduisant encore.

— Monseigneur, dit Silvère en découvrant sa tête blanche, Votre Altesse veut-elle me permettre de lui présenter Colette, mon enfant d'adoption, dont les études sont terminées, et qui vient, sur le tard, apporter un peu de gaieté dans ma demeure solitaire. Fille d'un frère d'armes, tombé à mes côtés, je lui tins lieu de père. L'empereur reconnaissant les services d'un brave, la fit entrer à la maison de la Légion d'Honneur. L'élève lui fit honneur, et les dames de Saint-Denis, n'ayant plus rien à lui apprendre, voulurent la marier; mais son cœur de vingt ans se souvenant du vieux soldat qui, tant de fois, l'avait bercée, apprenant ma tristesse, mon exil volontaire, s'est envolé vers moi, et vient me consoler.

Le prince s'inclina respectueusement devant cette enfant que son dévouement paraît d'une auréole nouvelle.

— Ainsi vous venez de France, mademoiselle, dit-il en soupirant, de France, et de Paris peut-être, de Paris où je suis né; vous êtes bien heureuse, car vous pourrez un jour y retourner. Humer l'air du pays, entendre son langage sont choses défendues à un pauvre exilé; et c'est

mon sort à moi. Vous voyez bien ces roses, leur beauté est sœur de la vôtre; quand je suis arrivé, penchée sur leur calice vous en aspiriez l'arome. Eh bien! moi, je les hais; elles sont étrangères. Ici, tout ne m'est rien: les hommes et les choses; j'en excepte pourtant, ingrat que j'allais être! ce vieillard dévoué qui, depuis mon berceau, ne m'a jamais quitté.

Le jeune homme se tut, et son visage, qui respirait une profonde mélancolie, devint plus sombre encore.

Colette fit un pas en avant, et, entr'ouvrant pudiquement son corsage, en tira une lettre et une touffe de violettes exhalant encore un doux parfum, quoique déjà fanées.

— Monseigneur, dit-elle en s'inclinant, Votre Altesse impériale veut-elle permettre à son humble servante de lui offrir ces fleurs.

Sur le point de quitter mon pays, ce Paris, dont vous me parliez tout à l'heure, je m'en fus dire adieu aux femmes dévouées qui veillèrent sur mes jeunes ans, et remplacèrent la mère que j'ai trop tôt perdue.

Avant de m'en aller, au moment des adieux, la Grande-Maitresse alla cueillir des fleurs dans les parterres de Saint-Denis; et n'ignorant rien de mes projets, elle me les remit, y joignant cette lettre et me disant: « C'est pour un exilé; et quand tu le verras, tu les lui remettras, lui disant de ma part, qu'ici on pense à lui, et que ces fleurs de

France, ainsi que cet écrit, lui apportent les vœux de ceux qui se souviennent et n'ont rien oublié.

Silvère interrompit brusquement cet entretien; car ses yeux qui, malgré les ans, n'avaient rien perdu de leur acuité, venaient d'apercevoir au loin le prince de Metternich regardant par une fenêtre ouverte sur la façade du château, et semblant n'avoir perdu aucun détail de la scène qui venait de se passer.

CHAPITRE III

METTERNICH

Le vieux Silvère ne s'était pas trompé quand, rompant brusquement l'entretien des deux jeunes gens, il avait, de sa propre autorité, mis fin à des épanchements dangereux tout à la fois pour le prince et pour sa jeune pupille.

Dans cette luxueuse et vaste résidence impériale où des légions de valets circulaient à toute heure du jour et de la nuit, où les fenêtres avaient des yeux et les murs des oreilles, il se savait à peine toléré, espionné à toute heure, car sa tendresse pour le jeune prince n'était ignorée de personne; et du haut de l'échelle jusqu'au bas, du chancelier de l'empire jusqu'au plus infime serviteur, il avait tout à redouter;

à chaque minute, à chaque heure, et le plus innocent de ses actes, malignement ou méchamment interprété, pouvait servir de prétexte à la haine mal déguisée qui l'entourait à se faire jour, et à élever pour toujours une infranchissable barrière entre son dévouement et celui qu'il s'était juré de ne jamais abandonner.

Pauvre Silvère! quel eût été son effroi si, au moment où repassant avec Colette le seuil du cottage après le départ du prince, il eût pu pénétrer avec nous dans le luxueux appartement où le prince de Metternich, assis devant sa table de travail, ayant à ses côtés son secrétaire intime, décachetait rapidement le volumineux courrier qui venait de lui parvenir de toutes les capitales de l'Europe.

Blotti comme une immense araignée au milieu de la toile diplomatique, n'ayant plus rien à désirer, comblé d'honneurs et de richesses, Grand-Croix de tous les ordres de l'Europe, son Excellence Clément-Wenceslas-Népomucène-Lothaire, prince de Metternich-Wineburg, ministre d'état et grand chancelier de la monarchie austro-hongroise, voyait la tranquillité de ses jours et le sommeil de ses nuits troublés à chaque instant: l'ombre de Napoléon lui faisait peur; et, en un mot, l'empêchait de dormir.

Et cependant l'empereur n'était plus.

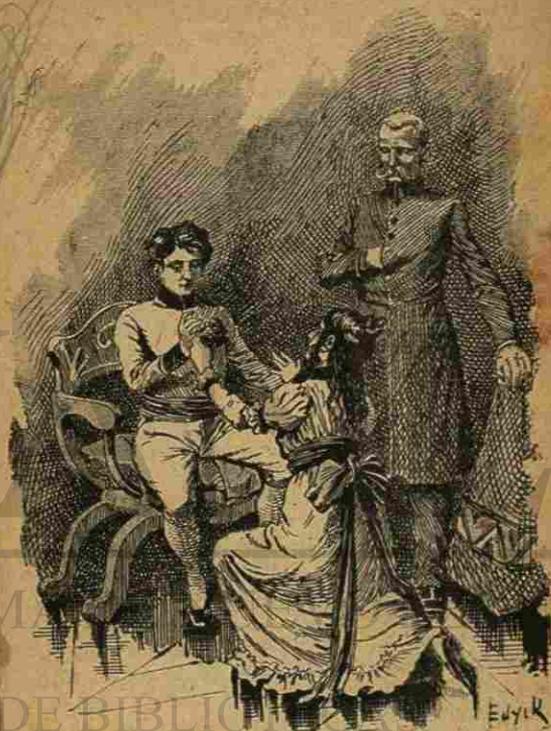
Depuis le 5 mai 1821, l'homme détesté, qu'il avait maudit si souvent, dormait en paix, et pour

toujours, à un millier de lieues de cette Europe que, captive, il avait enchaînée à son char de triomphe, mais n'avait pas su garder.

« Ce jour-là, le chancelier était plus sombre et plus nerveux que d'habitude, n'avait-il pas aperçu tantôt en se mettant par hasard, oh ! par hasard seulement, à la fenêtre de son appartement, le fils de l'homme abhorré causant avec ce grognard mal appris qu'il rencontrait toujours sur son chemin, lui, l'homme qui faisait trembler les rois, lui presque aussi puissant que Dieu, au pouvoir sans limites, ce grognard qui semblait le narguer avec son regard jovial et franc. Lui, le maître auquel rien ne résistait, il en arrivait presque à baisser le regard et à faire un détour dans les allées du parc, quand le hasard le mettait brusquement en présence de ce vieux soldat, qui portait haut son front sillonné de balafres.

« Et puis, quelle était cette jeune fille conversant d'aussi près avec le prince, et lui présentant un objet qu'il avait eu peine à reconnaître d'aussi loin, et un pli cacheté : cela, il en était sûr, une lettre, un placet peut-être... si c'était un placet ? l'attitude suppliante de la jeune fille semblait l'indiquer...

« A moins que ce ne fût une lettre venant de France : on s'agitait là-bas ; la branche cadette n'était pas encore bien affermie sur le trône que lui avait donné l'insurrection.



Ce sont des fleurs de France. (Voir page 14.)

Sans passé qui répondit de ses actes, n'ayant à ses côtés que des dévouements mercenaires, une popularité mesquine et de mauvais aloi, elle avait tout à craindre d'une insurrection militaire que les souvenirs et les regrets des gloires disparues aurait rendue irrésistible.

« Dans cette hypothèse, il y avait tout à craindre et il fallait sans retard aviser. »

S'arrachant à ses tristes et craintives pensées, il se tourna vers son secrétaire qui travaillait à quelques pas de lui.

— Nous ne travaillerons pas davantage aujourd'hui, dit-il en se levant et en repoussant de la main le monceau de lettres qui s'étalait devant lui. Il fait beau temps et je vous donne congé. Tâchez d'en profiter; mais soyez ici demain de bonne heure pour rattraper le temps perdu...

Le jeune homme se leva; et, s'inclinant respectueusement, prit congé et sortit. Quand le bruit de ses pas se fut perdu dans l'éloignement, Metternick revint rapidement à sa table de travail et sonna.

Un laquais parut et se tint immobile devant le prince dans l'attente de ses ordres.

Plongé dans ses réflexions, le diplomate semblait avoir oublié sa présence, quand, relevant la tête, et semblant répondre à la muette interrogation de ce dernier, il lui dit vivement.

— Pierre, le comte Otto de Falkenstein est-il au château?

Si oui, allez à sa recherche, et dites-lui que je le mande ici et le prie de venir à l'instant.

Le valet s'empressa d'accomplir l'ordre qu'il venait de recevoir; et plus sombre que jamais, le chancelier revint s'asseoir devant sa table de travail et se remit à compulsier les documents nombreux qui s'amoncelaient devant lui.

CHAPITRE IV

LA LETTRE

Lorsque Reichstadt eut quitté Silvère et Colette, il regagna ses appartements profondément troublé.

La vue de cette jeune fille tendre et dévouée, qui venait de lui parler d'une façon si touchante de la patrie perdue et regrettée, faisait battre son cœur et y donnait naissance à des sentiments jusqu'à ce jour ignorés.

Il prit la touffe de violettes et la déposa devant lui sur sa table de travail.

La vue de ces fleurs fanées, après un long voyage, de ces fleurs venant de France, le jeta dans une rêverie dont la mélancolie n'était pas exempte de douceur.

Ne venaient-elles pas lui rappeler sa destinée. Sa vie qui commençait à peine avait vu peu de jours sans nuages; et cette vingtième année

que les jeunes gens accueillent, d'ordinaire, la joie au cœur et le sourire aux lèvres, semblait peser à ses épaules comme un fardeau trop lourd à supporter.

Mais des préoccupations d'un ordre plus élevé vinrent changer le cours de ses idées; il pensa à la lettre que Colette venait de lui remettre et qu'il n'avait pas encore décachetée.

Il s'empressa de l'ouvrir; et à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il la porta à ses lèvres et y déposa longuement un pieux baiser.

Il avait reconnu l'écriture de son père, l'empereur Napoléon.

Datée de Sainte-Hélène, la lettre avait été écrite dans les derniers jours de sa vie.

Dans le style bref et concis du soldat, à travers lequel étincelaient par moment des éclairs d'effusion paternelle, le captif, trop fier pour se plaindre de la destinée, développait sous les yeux de son fils attendri le plan d'une restauration impériale.

Avec la sûreté de regard que donne le génie, lisant dans l'avenir comme en un livre ouvert, il suivait pas à pas la dynastie qui l'avait renversé, dans ses actes et dans ses fautes.

En terminant, il adjurait son fils, l'heure venue, de ne pas hésiter à tirer le glaive du fourreau et à revendiquer hautement, les armes à la main, le patrimoine pour la conservation duquel son père avait lutté jusqu'à la fin.

Des amis dévoués, qui ne l'avaient jamais quitté, et en qui il pouvait avoir la plus entière confiance, sauraient, en jugeant l'heure propice, l'avertir et du jour et du lieu, où une prise d'armes, sanctionnée par sa présence, aurait des chances de succès.

Ainsi que Saül sur le chemin de Damas, le jour où la lumière d'En-Haut vint éclairer son âme, le jeune homme tomba à genoux et, dans l'élan de sa foi pour le génie de son père, il jura de se soustraire à l'indigne esclavage dans lequel on l'avait enchaîné, de reconquérir son héritage perdu, et de ne remettre l'épée au fourreau, que le jour où, sortant de Notre-Dame, couronne en tête et sceptre en main, assez fort pour venger les félonies, les trahisons et les injures, il serait assez grand pour faire taire son cœur et pour les pardonner.

Un éphèbe pâle et timide était entré tantôt dans cette chambre; à cette heure, un adolescent, le front haut, la mine altière, allait en sortir, prêt à affronter courageusement l'avenir, à ne rien craindre du lendemain.

CHAPITRE V

LE COMTE OTTO

Lorsque Fouché, duc d'Otrante, ancien chef de la police impériale, et, dans les premières an-

nées de la Restauration, chargé par Louis XVIII des mêmes fonctions, eut encouru la disgrâce de son royal maître, il ne se jugea pas en sûreté à Paris, et l'homme qui avait tenu entre ses mains les fils de toutes les conspirations ourdies depuis le Directoire contre les Gouvernements qui se succédèrent à tour de rôle et le gardèrent à leur service, ayant tout à redouter de ses indiscretions, voyant sa carrière publique terminée, se résigna à la retraite; et jetant les yeux sur l'Autriche, résolut de s'y fixer et d'y finir ses jours en paix, à l'abri des vengeances que sa duplicité et le rôle odieux qu'il avait joué toute sa vie avaient amoncelées sur sa tête, et qu'un séjour plus prolongé dans un pays, où les victimes de son arbitraire étaient légion, aurait pu déchaîner.

Craignant de voir finir par un épilogue sanglant une carrière souillée de crimes et d'infamie, il réalisa la fortune qu'il avait acquise en servant ses maîtres et en les trahissant, et vint habiter la ville de Prague où il s'installa, s'efforçant de s'y faire oublier.

Il amenait avec lui une vieille servante et un adolescent qui l'appelait mon tuteur, mais qui, en réalité, était le fruit d'une de ces unions passagères comme il s'en contracta souvent durant ces jours troublés.

L'enfant grandit entre ces deux vieillards; et quand il fallut songer à lui donner des maîtres,

l'ancien conventionnel, le prêtre de l'Oratoire, dont les vœux s'en étaient allés rejoindre dans l'abîme des années bien d'autres promesses aussi promptement oubliées, se couvrant de hautes protections, plaça son pupille chez les Jésuites de Fribourg-en-Brisgau où ils avaient un collège et se consacraient à l'éducation de la jeunesse.

L'élève y fit honneur à ses maîtres; il s'assimila avec facilité les différentes connaissances que des hommes de haute valeur et d'une science éclairée y professaient avec éclat; mais, par contre, le manque de franchise de son caractère lui aliéna en peu de temps l'amitié et l'estime de ses condisciples.

À la mort de son protecteur mystérieux, qui s'éteignit à Trieste dans les premiers jours de 1820, il interrompit brusquement ses études et se trouva entièrement livré à lui-même.

Ne possédant que de modestes ressources, car l'intérêt que Fouché lui portait ne lui avait pas survécu, le cœur ulcéré par le naufrage de ses brillantes espérances, Otto, tel était le nom du jeune homme, essaya de tout et ne réussit à rien; avide de plaisirs et de jouissances, esclave de passions fougueuses, que la médiocrité de son revenu ne lui permettait pas de satisfaire, il descendit peu à peu les degrés qui conduisent au crime et à la honte; et un soir, à la suite d'une querelle de tripot où il avait tué

un homme qui venait de lui enlever adroitement les quelques florins qui lui restaient, il fut mis en état d'arrestation par la police qui semblait le surveiller d'une façon toute particulière.

Une intervention occulte et puissante le sauva; il disparut pendant quelques années, sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu; puis, un jour, on le revit à Vienne tenant le haut du pavé, dépensant sans compter, ayant ajouté, on ne sait par la licence de quelle chancellerie, à son nom plébéien d'Otto, le titre de comte de Falkenstein, situation factice, noblesse mensongère...

Un soir, le prince de Metternich, à court de créatures, avait jeté son filet dans les bas-fonds de la société viennoise, et, le hasard aidant, en avait retiré l'homme propre à tout faire, dont il avait besoin.

CHAPITRE VI

NOUVELLES DE PARIS

Celui que le prince de Metternich avait fait demander, après avoir donné congé à son secrétaire intime, se serait hâté s'il avait pu deviner avec quelle impatience le chancelier de l'Empire l'attendait.

Tout aguerri qu'il fût à affronter la colère des

grands, il aurait tremblé et aurait fait des réflexions peu rassurantes sur la conséquence que pouvait avoir pour lui le peu d'empressement qu'il semblait mettre à se rendre aux ordres du ministre qui, comme Louis le Grand, avait failli attendre.

Lorsqu'il frappa à la porte du cabinet du prince, celui-ci se promenait de long en large, froissant dans ses mains fébriles une lettre qu'un courrier de Cabinet venait d'apporter au château, et qu'un huissier venait de lui remettre.

Les nouvelles que lui mandait son correspondant, le préfet de police de Paris, n'étaient rien moins que rassurantes; d'après lui, une conspiration bonapartiste était sur le point d'éclater ayant pour but le rétablissement de l'Empire et le renversement des choses établies; de nombreux émissaires venaient de franchir la frontière, des rapports de police, datant à peine de quelques heures, signalaient la disparition, simultanée de Paris, de plusieurs généraux de l'Empire, partisans en secret du régime déchu, et qui, sans nul doute, se dirigeaient sur Vienne dans le dessein bien arrêté de voir le prince, de le circonvenir, de l'enlever au besoin, et de se jeter avec lui dans une place frontière, d'où, à la tête de quelques régiments dont le loyalisme envers la monarchie de Juillet n'était rien moins que suspect, s'inspirant du retour de l'île d'Elbe, ils s'avanceraient à marches forcées

sur Paris, soulevant les populations et les troupes sur leur passage.

Le roi Louis-Philippe n'avait, suivant le préfet de police, ajouté de prime abord qu'une médiocre confiance à ces rumeurs qu'il qualifiait de mensongères ; mais, peu à peu, devant la consistance qu'elles prenaient de jour en jour, il venait, dans un Conseil tenu aux Tuileries le jour même, de se concerter avec le Ministre des Affaires étrangères et de rédiger une note diplomatique secrète pour le chancelier de la monarchie austro-hongroise, l'avertissant de ces menées et le priant d'user de toute son influence sur le duc de Reichstadt pour le détourner d'une aventure qui menaçait de révolutionner l'Europe, et, dans tous les cas, ferait couler des flots de sang.

Le préfet ajoutait, en post-scriptum, qu'une femme, plutôt une jeune fille, chargée d'une mission préparatoire auprès du fils de Napoléon, devançait les généraux ; elle devait l'instruire de la tentative projetée, et lui fixer un rendez-vous en dehors du château où l'on arrêterait de concert toutes les mesures à prendre pour mener l'entreprise à ses fins, et rendre au duc de Reichstadt le trône de son père.

CHAPITRE VII

L'ESPION

Devant l'attitude énigmatique, et évidemment composée de celui qui le faisait attendre, la colère du chancelier tomba subitement ; le calme du jeune homme le surprit, et, s'attendant à d'importantes révélations, il se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil.

Au bout de quelques instants donnés à la méditation, il releva la tête, et s'adressant au comte Otto :

— Vous avez été bien long à vous rendre à mes ordres, dit-il sévèrement à celui-ci ; vous n'ignorez pas cependant que j'exige de mes subordonnés de tout rang et de toute espèce, ajouta-t-il sardoniquement, une exactitude presque militaire, dont vous m'avez semblé vous départir aujourd'hui. J'ose espérer que je n'aurai pas à vous faire à nouveau semblable reproche.

— Votre Excellence, répartit le jeune homme, non seulement m'excusera du retard que j'ai semblé apporter à l'accomplissement de ses ordres ; mais, au contraire, j'en suis persuadé, connaissant son esprit d'équité, elle me saura gré de cette apparente négligence, quand elle m'aura entendu et se rendra compte des causes qui l'ont provoquée.

— Vous avez donc des choses bien importantes à me mander, dit le comte, en se penchant légèrement du côté de son interlocuteur; mais, avant toutes choses, il me semblerait bon de procéder par ordre et d'une façon méthodique. Prenons, si vous le voulez bien, les choses par le commencement, *ab ovo*, comme disent les anciens et rendez-moi compte de la façon dont vous avez accompli la mission dont je vous avais chargé, car cela est pour moi de la plus grande importance : D'abord, depuis quand de retour?

— Depuis hier soir. Arrivé vers dix heures du soir au château, j'ai dû gagner de suite les appartements qui m'y sont réservés, car à cette heure tardive, au débotté, couvert de poussière après la longue traite que je venais de fournir, deux journées de chevauchée rapide, sans quitter la selle, j'étais peu présentable; et l'étiquette, qui régit ici en souveraine, m'aurait fait un crime de me présenter en cet état devant Votre Excellence. Ce matin, dès la première heure, debout et sous les armes, j'attendais que l'on vint me chercher, quand une circonstance imprévue, la rencontre d'une personne... dont j'étais loin de soupçonner la présence en ce château, et ce qui s'ensuivit... mais je vois que je m'embrouille, ... et m'écarte de mon sujet.

— En effet, répartit le prince; mais reprenez vos esprits : voyons, chaque chose en son

temps; ce que je veux d'abord, c'est un compte rendu de votre voyage à Paris et les nouvelles que vous en rapportez : bonnes ou mauvaises, vous ne m'en devez rien celer et ceci m'intéresse, plus que toute autre chose : allez je vous écoute, qu'avez-vous vu là-bas?

— Des choses surprenantes, que je vais vous conter. Arrivé vers midi, lundi dernier, je me rendis de suite chez notre ambassadeur, que je trouvai chez lui, inquiet, préoccupé, il me mit au courant des nouvelles du jour, des bruits qui circulaient, du complot projeté; il me cita des noms, me dit qu'il avait mis sur pied toutes les forces de police dont il pouvait disposer; mais que les conspirateurs avaient agi jusqu'ici avec tant de prudence, qu'ils avaient dépisté toutes les recherches, mis sur les dents ses plus finlimiers; et que si le hasard, cette providence des policiers, ne venait pas à son aide, il craignait fort de ne rien pouvoir empêcher et d'être pris au dépourvu le jour où il se trouverait impuissant et désarmé devant des faits accomplis, de la plus haute gravité.

Après quelques paroles de banale consolation, je le quittai, me promettant d'agir par moi-même, confiant dans mon étoile, et l'aventure qui m'arriva quelques heures après m'apprit que j'avais eu raison d'agir ainsi et de ne pas désespérer.

— Votre Excellence est assez au courant de la

topographie morale de Paris, pour ne pas ignorer que le Palais-Royal en est le cœur.

Le soir, il est bruyant, envahi par une multitude bruyante et mêlée. On s'y donne rendez-vous des cinq parties du monde, c'est un lieu de plaisir où l'orgie bat son plein et le blanc de perle qui s'étale sur les bras des filles de joie qui s'y promènent a plus d'une fois fait tache sur le frac aristocratique des princes, ducs et marquis en partie fine au milieu de la promiscuité de ce lieu de débauche.

Dans l'après-midi, il en est tout autrement, les boutiques sont closes, les filles dorment et se reposent et, dans les jardins, autour des parterres, des enfants jouent, et leurs ébats joyeux jettent comme une note de douce honnêteté dans cet immense palais que le soir en tombant transforme en lupanar.

J'avais beaucoup marché, beaucoup pensé aussi, quand devant moi je vis passer Bertrand et Montholon, en habits de voyage, dont l'un donnait le bras à une jeune fille d'à peu près vingt ans, brune et jolie à ravir. Derrière eux, à vingt pas, venait un Savoyard, chargé d'une valise.

Ce fut un trait de lumière pour moi, le hasard, dont l'ambassadeur d'Autriche me parlait tout à l'heure me souriait. Je tenais un des fils conducteurs du vaste imbrôglio devant lequel tant de gens étaient restés perplexes et songeurs

Par la cour des Fontaines, les deux généraux, leur compagne et le Savoyard que je suivais de loin, en marchant à pas comptés, gagnèrent la rue Notre-Dame-des-Victoires et entrèrent dans la cour des Messageries où, après avoir fait une courte station dans le bureau des voitures, ils s'avancèrent vers la diligence de Strasbourg, qui était prête à partir, et dans laquelle trois places de coupé avaient été retenues d'avance pour eux.

Muni d'un passeport diplomatique et d'une forte somme en or, ce fut un jeu pour moi de monter en même temps qu'eux dans la voiture; mais craignant d'être reconnu, je me contentai de la rotonde; et me voilà roulant vers Strasbourg où j'arrivai moulu, mais triomphant, car pendant les loisirs de cette longue route, j'avais eu le temps de réfléchir; et, d'induction en induction, j'en étais arrivé à me rendre un compte exact des projets et du plan de campagne de ceux dont j'entendais, à travers la cloison, la conversation que venait interrompre parfois le rire frais et perlé de la jeune fille, et qui étaient bien loin de soupçonner le terrible et dangereux compagnon de voyage que leur avait donné la fortune.

Mais qu'il y a loin de la coupé aux lèvres, et combien la Roche Tarpéienne est proche du Capitole.

A Strasbourg, je subis un échec qui aurait pu

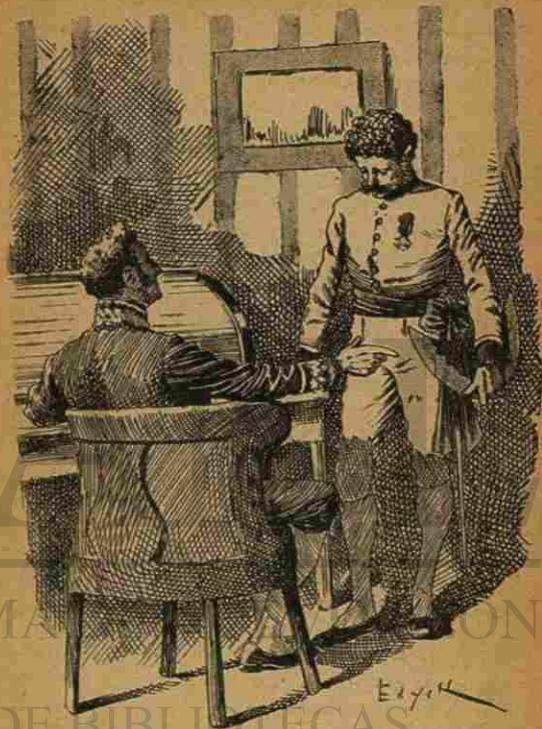
me mettre au désespoir ; s'il a hasard, toujours le hasard, que je bénis et que j'invoque, n'avait réparé, sans que j'eusse rien fait pour cela, la faute que je commis en cette ville.

Votre Excellence m'excusera si mon récit est long ; mais sans vouloir me disculper complètement, je plaide ici ma cause et suis bien aise de soumettre à sa haute appréciation le pour et le contre des choses ; mais je reprends mon récit qui est prêt de finir.

Descendu dans la même hôtellerie que nos conspirateurs, dont j'étais devenu l'ombre ; après ce long voyage, fourbu, moulu, tenant à peine sur mes jambes, j'eus le tort de dormir une heure de trop ; et le lendemain, quand frais et dispos, je descendis dans la salle commune, mes voyageurs n'étaient plus là : partis, disparus, envolés ; dans la cour, un palefrenier lavait une voiture : c'était celle qui venait de les conduire à Kiel ; dès la première heure, ils avaient passé le Rhin.

Je montai à cheval et fis, bride abattue, le reste de la route ; mais sans rien rencontrer, et regardant Schoenbrunn la mort dans le cœur ; quand, ce matin, sortant prendre l'air dans le jardin, je vis mon inconnue, ma compagne de voyage, sortir lentement des massifs du parc.

Elle n'était pas seule, le duc de Reichstadt semblait l'accompagner ; quand je passai près d'eux, j'entendis la jeune fille lui dire à voix



La Roche Tarpéienne s'appelle ici le Spielberg.
(Voir page 34.)

basse : Aux Camaldules... le 5 mai... à minuit... »

Metternich se leva, l'audience avait pris fin : mais avant de congédier le comte, il lui dit durement.

— Dans toute cette affaire, le hasard a tout fait, comme vous le disiez. D'ici peu, vous aurez à revenir chercher ici de nouvelles instructions.

Pour occuper vos loisirs, promenez-vous, étudiez choses et gens.

Efforcez-vous de gagner la confiance et l'amitié du duc ; il est naïf et bon : ce sera chose facile, et cela entre dans mes desseins ; il ne vous connaît pas, je veillerai à votre présentation.

Surtout, soyez discret, la Roche Tarpéienne, dont vous parliez tantôt, s'appelle ici le Spielberg, et l'on n'en revient pas.

Bonjour ! et laissez-moi, j'ai besoin d'être seul.

CHAPITRE VIII

DANS UN BOSQUET

Quand l'espion, faisant son rapport au prince de Metternich, lui avait dit avoir rencontré dans les jardins du château Reichstadt et Collette et surpris les paroles qui mettaient fin à

leur entrevue, il n'avait pas menti, et les résultats de son espionnage, futiles en apparence, n'en devaient pas moins avoir une influence néfaste sur les événements qui vont suivre.

Depuis son entrevue avec la fille adoptive de Silvère, le fils de Napoléon avait ressenti les premières atteintes mystérieuses de ce mal si doux qui s'appelle l'amour.

Son enfance sevrée des féminines tendresses, l'indifférence du milieu dans lequel il vivait dans le présent, les haines mal déguisées de quelques personnes de son entourage, tout semblait avoir concouru à préparer le terrain et à faire germer dans ce cœur de vingt ans des pensées et de vagues désirs qu'il ignorait encore la veille.

Quoiqu'il s'en défendit comme d'une tentation malhonnête, la vue de cette chaste et belle enfant, son dévouement et l'affection sans bornes qu'elle portait à son vieux serviteur, avaient allumé dans l'âme du proscrit une flambée d'amour s'en allant chaque jour grandissant.

Depuis le jour où, tombant à genoux, après avoir lu la lettre de son père mourant, il s'était promis de revendiquer hautement, et les armes à la main, l'héritage de gloire que celui-ci lui avait légué, une transformation complète s'était faite en lui.

L'adolescent timide, irrésolu, avait fait place à un jeune homme au caractère fermement décidé.

Avec une rectitude d'esprit qu'un homme d'âge mûr lui aurait enviée, il avait pesé mûrement les chances de l'aventure dans laquelle il allait s'engager; et, d'un cœur vaillant, en avait accepté toutes les conséquences.

Il était dans ces dispositions quand, après une nuit d'insomnie, il descendit dans le parc pour jouir de la fraîcheur d'une belle matinée de printemps.

Colette, de son côté, rentrée la veille au soir de Vienne, après une absence de quelques heures, voyant Reichstadt, qu'elle épiait de sa fenêtre, malgré l'heure matinale, se diriger vers un bosquet qui, dans le fond du parc, ombrageait un banc de marbre rose où le duc, aimant à s'isoler, venait souvent lire et rêver, descendit doucement sans éveiller Silvère; et, après avoir jeté autour d'elle un rapide regard, craignant d'être suivie, pour le moins espionnée, elle s'empessa de gagner le bosquet où le duc venait d'arriver et de s'asseoir.

La rapidité de sa marche et l'émotion qu'elle ressentait en se rendant ainsi à cette heure matinale à ce qu'un indiscret, passant là, par hasard, eût appelé un rendez-vous, soulevait sa poitrine et faisait battre son cœur à coups précipités.

Il y avait, en effet, de sa part de la légèreté, pour ne pas dire plus, à rejoindre le duc dans ce lieu isolé; mais la fille du soldat, dans son

dévouement aveugle à la cause qu'elle servait, ne s'était pas arrêtée à ces mesquines considérations. Le moment était grave, l'heure était solennelle.

Deux jours avant, un mendiant qui, debout devant la grille du parc, semblait attendre qu'elle lui fit l'aumône, lui adressa en remerciement du florin qu'elle laissa tomber de sa fenêtre dans son feutre crasseux, un signe mystérieux, qu'elle attendait sans doute, car, après une courte explication avec Silvère, elle partit pour Vienne où elle fit un séjour de quelques heures.

Là, dans une entrevue avec les deux généraux, ses compagnons de voyage, il fut décidé qu'elle amènerait le duc à consentir à une rencontre avec les deux conspirateurs, le 5 mai, vers minuit, dans un couvent des Camaldules, situé un peu en retrait de la route de Wagram, et dont les guerres récentes, qui avaient désolé le pays, avaient fait une solitude; au milieu de laquelle, les allées et venues nécessaires aux préparatifs d'un complot, et à son achèvement, passeraient complètement inaperçues.

Quand le duc, levant les yeux, vit Colette qui se dirigeait vers lui, sa surprise fut telle, qu'il laissa tomber le livre dans la lecture duquel il était plongé.

Il reprit néanmoins rapidement son sang-froid; et, s'avançant au-devant d'elle, lui prit

la main d'une façon tout amicale et l'invita à prendre place à ses côtés sur le banc de marbre qu'il avait quitté pour aller à sa rencontre.

— Puis-je savoir, ma chère compatriote, lui dit-il gaiement, à quelle heureuse circonstance je dois attribuer la démarche matinale que vous faites en ce moment. J'espère que rien de fâcheux n'est venu troubler la paix où vous vivez? Silvère n'est pas malade? Je l'aperçus hier se promenant dans son jardin; mais qu'avez-vous donc, votre main tremble: Est-ce que je vous fais peur? D'où vient votre émotion? Calmez-vous et parlez.

— Monseigneur, dit Colette, quand vous en connaîtrez la cause, vous la partagerez.

— Quoi donc, est-ce si grave? Quelqu'un ici vous aurait-il manqué? reprit le duc vivement. Avez-vous donc reçu des nouvelles de France? Un événement inattendu vient-il pour traverser les plans que vous aviez formés? S'agirait-il par hasard... d'un départ?...

— Oui, répondit Colette en se levant, il s'agit d'un départ, Monseigneur, mais non du mien, du vôtre!...

— Moi partir, dit le duc, voyons, expliquez-vous. En vous voyant venir tremblante, bouleversée, j'avais bien auguré qu'il s'agissait de choses graves, car la démarche que vous faites à cette heure matinale a dû bien vous coûter. Vous risquez, en ce moment ce qu'une jeune

filie honnête, comme vous, a de plus cher au monde: sa réputation; et pour qui, pour moi, que vous connaissez à peine; pour moi, qui ne vous suis rien... Combien vous êtes bonne, et que je vous remercie, pour cette preuve d'affection que vous venez de me donner... C'est une chose, hélas! à laquelle je ne suis guère habitué.

— Monseigneur, dit Colette, la fille d'un soldat s'en va droit son chemin, quand le devoir l'appelle, sans reproche et sans crainte. Au moment du départ, ne voyant que le but, quand le but est honnête, elle y va fièrement en dépit des lâches et des sots. Elle sait se garder, car pour toute richesse, elle n'a que l'honneur; et fille du drapeau, élevée dans ses plis, elle a, pour ce blason, la farouche pudeur qu'à défendre le sien apporte la noblesse!...

Rempli d'admiration et de respect, le prince resta muet devant cette belle jeune fille, vivante incarnation de la patrie perdue. Puis, relevant la tête:

— Et ce départ, Colette, vous l'avez oublié?

— Non, Monseigneur, reprit-elle; mais, avant d'en parler, je tenais à faire passer dans votre âme le souffle ardent dont la mienne est brûlée. Quand j'étais tout enfant, ma mère, aux soirs d'hiver, sous la lampe allumée, m'a souvent lu l'histoire de Jeanne la bergère, qui vint de Domrémy, envoyée par le ciel, pour rétablir le roi et chasser les Anglais. Dieu! que j'aurais voulu

être cette héroïne ; tenir en main l'épée, batailler et pourfendre les ennemis de France ; et, au jour du triomphe, être aux côtés du roi ; et Dieu m'a exaucée ; car, si vous le voulez bien, dans deux jours nous partons ; les généraux, fidèles au souvenir de votre père, nous attendent près d'ici. Je veux être la première à saluer l'empereur.

Et, joignant l'action à la parole, Colette s'empara de la main du duc et la porta respectueusement à ses lèvres.

Reichstadt s'empressa de la relever ; puis, brisé par les émotions de la scène qui venait de se passer, jugeant l'heure trop avancée pour demeurer plus longtemps dans le bosquet, il lui offrit le bras ; et, prenant congé d'elle, lui demanda le lieu et l'heure du rendez-vous.

C'est alors que l'espion, rôdant dans le jardin, les frôla et entendit :

« Le 5 mai, aux Camaldules... »

CHAPITRE X

PENDANT LE BAL

Par les immenses baies, resplendissantes de clarté, la façade du château de Schönbrunn étincelle.

Des massifs du parc et des terrasses du jardin, baignés dans la pâle lueur d'une nuit prin-

tanère, l'on entend les accords de l'orchestre exécutant des redowas et des polonaises.

Dans les salons du rez-de-chaussée, debout, à côté de son grand-père l'empereur François II, le duc de Reichstadt, très entouré, fait les honneurs du bal et reçoit les invités.

Sous la lumière des lustres et des girandoles, les couples évoluent, et les uniformes de toutes nuances, constellés de broderie d'or et d'argent, jettent leurs notes fulgurantes au milieu des blanches épaules et des rivières de diamants.

Près d'une porte-fenêtre, à l'écart de la foule, le prince de Metternich et Otto de Falkenstein, son âme damnée, causent à voix basse ; et quand, sonnait minuit, l'horloge du château annonce l'heure du souper, que danseurs et danseuses, précédés de l'empereur donnant le bras à une archiduchesse, s'acheminent lentement vers l'immense salle à manger, dont les laquais viennent d'entr'ouvrir les portes ; ils s'échappent discrètement et se dirigent vers l'aile droite du palais.

C'est là, tout en haut, sous la plate-forme de la *Gloriette*, que se trouvent les appartements du duc de Reichstadt.

Les galeries et les escaliers sont déserts et tout semble favoriser l'expédition nocturne de ce prince de l'empire austro-hongrois qui, dans la compagnie d'un noble d'aventure, demi-bravo,

être cette héroïne ; tenir en main l'épée, batailler et pourfendre les ennemis de France ; et, au jour du triomphe, être aux côtés du roi ; et Dieu m'a exaucée ; car, si vous le voulez bien, dans deux jours nous partons ; les généraux, fidèles au souvenir de votre père, nous attendent près d'ici. Je veux être la première à saluer l'empereur.

Et, joignant l'action à la parole, Colette s'empara de la main du duc et la porta respectueusement à ses lèvres.

Reichstadt s'empressa de la relever ; puis, brisé par les émotions de la scène qui venait de se passer, jugeant l'heure trop avancée pour demeurer plus longtemps dans le bosquet, il lui offrit le bras ; et, prenant congé d'elle, lui demanda le lieu et l'heure du rendez-vous.

C'est alors que l'espion, rôdant dans le jardin, les frôla et entendit :

« Le 5 mai, aux Camaldules... »

CHAPITRE X

PENDANT LE BAL

Par les immenses baies, resplendissantes de clarté, la façade du château de Schönbrunn étincelle.

Des massifs du parc et des terrasses du jardin, baignés dans la pâle lueur d'une nuit prin-

tanère, l'on entend les accords de l'orchestre exécutant des redowas et des polonaises.

Dans les salons du rez-de-chaussée, debout, à côté de son grand-père l'empereur François II, le duc de Reichstadt, très entouré, fait les honneurs du bal et reçoit les invités.

Sous la lumière des lustres et des girandoles, les couples évoluent, et les uniformes de toutes nuances, constellés de broderie d'or et d'argent, jettent leurs notes fulgurantes au milieu des blanches épaules et des rivières de diamants.

Près d'une porte-fenêtre, à l'écart de la foule, le prince de Metternich et Otto de Falkenstein, son âme damnée, causent à voix basse ; et quand, sonnait minuit, l'horloge du château annonce l'heure du souper, que danseurs et danseuses, précédés de l'empereur donnant le bras à une archiduchesse, s'acheminent lentement vers l'immense salle à manger, dont les laquais viennent d'entr'ouvrir les portes ; ils s'échappent discrètement et se dirigent vers l'aile droite du palais.

C'est là, tout en haut, sous la plate-forme de la *Gloriette*, que se trouvent les appartements du duc de Reichstadt.

Les galeries et les escaliers sont déserts et tout semble favoriser l'expédition nocturne de ce prince de l'empire austro-hongrois qui, dans la compagnie d'un noble d'aventure, demi-bravo,

demi-espion, aveuglé par sa haine et son ressentiment, est descendu si bas, qu'il s'en va dans la nuit, pareil à un voleur, crocheter une porte et violer les secrets du petit-fils de l'empereur, son maître.

Autour d'eux, aucun bruit; cependant, par une fenêtre ouverte, on entend préluder les violons: le souper touche à sa fin et les danses vont recommencer pour ne finir qu'à l'aube.

Un outil d'acier jette un rapide éclair dans la main de l'espion; la serrure, sous l'habile pression de celui-ci, auquel ce genre d'exploit semble paraître familier, cède facilement; et la chambre apparaît, à la pâle clarté d'une veilleuse qui brûle à la tête du lit, et jette un jour terne et blafard sur les objets qui l'entourent.

Metternich, cependant, sent ses forces l'abandonner et, maintenant qu'il touche au but, qu'il n'a plus qu'à étendre la main pour s'emparer de cette lettre maudite qui est venue troubler ses jours, chasser le sommeil de ses nuits; il tremble et il hésite: il a peur.

Et il se laisse tomber dans un fauteuil.

Mais soudain il se relève et s'éloigne, comme si, par mégarde, il eût rencontré un serpent. Sur la table de travail, à deux pas de lui, le masque en bronze de l'empereur Napoléon qu'un aigle immense, aux ailes éployées, entoure de ses serres, comme pour le défendre et pour le protéger, apparaît à ses yeux.

C'est le seul souvenir que l'enfant ait gardé de son père.

Un serviteur pieux a sauvé de l'oubli cette image sacrée; plus heureux que son maître, en revoyant la France, il s'est enquis d'un grand artiste, et lui confiant le masque de plâtre que sa fidélité avait soigneusement conservé, du bronze est sorti un chef-d'œuvre, dont le moule est brisé; mais dont l'original, chaque jour, à chaque heure, vient consoler le fils, lui parler de son père.

A cette vue, les remords qui, tout à l'heure faisaient trembler Metternich, la honte de l'action lâche et déshonorante qu'il venait d'accomplir en compagnie d'un vil espion, font silence dans cette âme où il n'y a plus de place que pour la haine et la colère.

Sa taille se redresse, le fardeau des années disparaît pour lui; et s'avancant, la main étendue vers ce chef de bronze sur lequel la mort a jeté la solennelle et froide majesté de l'au delà:

— Ainsi, dit-il, jusque dans ce palais ton ombre détestée viendra donc me troubler?

La pierre du tombeau est-elle si légèrement scellée, que ton souvenir maudit, malgré les années et les abîmes de l'espace, vienne encore éveiller en mon âme les souvenirs amers que j'aurais voulu pour toujours étouffer.

Ton image abhorrée inspire encore ton fils!

Tu as compté sans moi, je suis là et je veille.
Puis, reprenant le masque rigide que, dans un accès de colère, sa haine mal endormie avait laissé tomber devant un inférieur méprisable et dont il avait tout à redouter, il se tourna vers Otto qui l'écoutait visiblement troublé et lui dit :

— Ce que nous cherchons ne doit pas être bien loin ! Tenez, levez ce bronze, et regardez.

Otto lui obéit, et le masque de bronze ayant été légèrement soulevé, sur le tapis de la table de travail, apparut un large pli scellé aux armes impériales.

Metternich le saisit et s'empressa d'y jeter les yeux.

Et plus il avançait dans sa lecture, plus les rides de son front se contractaient.

Quand il eut terminé, il se tourna vers Otto et lui dit :

— Vos rapports et les conjectures que j'en avais tirées se trouvent pleinement aujourd'hui confirmés !

— Nous sommes en face d'un complot dont les fils mal noués sont presque entre nos mains.

Ne m'avez-vous pas, ces jours derniers, parlé d'un rendez-vous que la fille adoptive de ce soldat, devenu jardinier, avait donné au duc dans le couvent ruiné qui se trouve en retrait de la route de Wagram, à quelques lieues d'ici :

J'ai oublié la date, aidez donc ma mémoire ?

— Ce sera chose facile, monseigneur, répondit Otto, c'est pour demain soir, 5 mai, à minuit, et j'ai pour en garder le souvenir une raison majeure ; cette date a dû être choisie à dessein : c'est le jour...

— N'achevez pas, dit Metternich, j'ai compris et je complète : où l'empereur est mort.

— Eh bien, si cet anniversaire leur convient, il ne me déplaît pas à moi, leur ennemi. J'agirai de telle sorte, qu'ils ne l'oublieront jamais.

Mais l'heure passe, retirons-nous de peur de mauvaise rencontre.

Quand les visiteurs nocturnes se furent éloignés, et que le bruit de leurs pas s'éteignit dans le couloir, une tête effarée émergea d'un angle de l'appartement masqué par une épaisse draperie, et Colette apparut sous les rayons du jour naissant qui pénétraient dans la chambre.

CHAPITRE X

COLETTE

Quelques mots d'explication seront ici nécessaires, pour expliquer la présence à pareille heure de la jeune fille dans l'appartement du duc de Reichstadt.

Colette, fille de soldat, élevée dans le culte de l'épopée napoléonienne, n'avait rien de la timidité de nos jeunes filles d'aujourd'hui; et, du reste, le temps lui avait manqué pour faire ses réflexions et invoquer ses scrupules.

Les préparatifs pour enlever le duc étaient faits: le jour du départ était fixé, et il n'y avait plus à reculer: il fallait agir rapidement, sans crainte et sans tergiversation.

Malheureusement, l'heure avancée leur faisant redouter une surprise, avait mis fin brusquement à l'entretien de Colette et du duc dans le bosquet.

Reichstadt, ému par l'enthousiasme viril de Colette, n'avait fait aucune objection touchant ce qu'on attendait de lui; mais, par contre, trop troublé pour demeurer plus longtemps dans le parc, il avait quitté la jeune fille sans aucune explication qui lui permit de connaître la façon dont s'accomplirait l'enlèvement et dans quelle mesure il devrait s'y prêter.

C'est pour réparer cette omission que Colette, munie des instructions des conjurés pour le duc, s'était introduite dans ses appartements, et avait assisté aux investigations sacrilèges de Metternich et de son âme damnée, Otto de Falkenstein.

Mais quand elle eut entendu la dernière partie de la conversation de celui-ci avec le chancelier, et compris que le secret de la

conspiration était à la merci de l'espion, que tout était à refaire, une sueur glacée vint perler à son front; elle dut se retenir à la tapisserie derrière laquelle elle était cachée, car ses jambes faiblissaient et refusaient de la soutenir plus longtemps.

Mais, comment, la porte étant solidement fermée, et les deux complices ayant dû en crochefer la serrure pour mettre à exécution leur infâme projet, Colette avait-elle pu pénétrer dans les appartements du duc et s'y cacher?

Nous allons vous l'apprendre ici:

Lorsque l'empereur Napoléon, vainqueur des Autrichiens, se fixa à Schönbrunn, entre deux victoires, il habita l'appartement dont le hasard devait faire, quelques années plus tard, le cabinet de travail de son fils proscrit et réfugié auprès de son grand-père.

Mais le service de l'Etat-Major nécessitant des allées et venues fréquentes, le maître qui, quelquefois, aimait à s'isoler, et ne dédaignait pas, mettant de côté toute étiquette, de descendre dans le parc pour respirer l'air de la nuit et chasser de son front les austères soucis du pouvoir, fit établir une issue secrète, masquée par une tapisserie de haute lisse, hermétiquement fermée par une grille à secret.

Silvère que l'empereur avait attaché à sa personne, et pour lequel il n'avait rien de caché, était au courant de cette circonstance ignorée

de tous; aussi, quand Colette rentra au cottage à la suite de son entretien avec Reichstadt, et fit part à son père adoptif de la déconvenue qu'elle avait éprouvée en ne pouvant accomplir sa mission jusqu'au bout, Silvère n'hésita pas à lui confier le secret dont il était le dépositaire.

Colette profita donc de la nuit du bal pour s'introduire chez le prince et y déposer bien en vue la lettre des conjurés.

La présence de Metternich et de son affidé, la découverte de la conspiration qui venait ruiner toutes ses espérances, changèrent en un instant ses résolutions.

Fort et résolue, ne prenant conseil que d'elle-même, elle remit dans son corsage la lettre qu'elle en avait tirée; puis, s'approchant de la table, y saisissant une plume qui traînait auprès d'un écritoire d'argent, sur un léger feuillet disposé devant elle, elle écrivit d'une main fébrile :

« Monseigneur,

« Demain soir, 5 mai, non pas à minuit, mais à dix heures, rendez-vous.

« Au couvent ruiné des Camaldules.

« Que Votre Altesse se fasse accompagner; mais qu'elle insiste, pour que ce soit par le comte de Falkenstein.

« COLETTE. »

Puis, se levant, elle souleva le masque de

bronze à demi, y plaça son billet en évidence, et comprenant, au roulement des voitures qui emportaient les invités, que le bal tirait à sa fin et que le duc allait rentrer, elle souleva la tenture et disparut en disant :

« J'aurai ainsi deux heures devant moi... Deux heures!... On dit que Dieu est juste: Espérons!... »

CHAPITRE XI

LES CAMALDULES

A une lieue de Schœnbrunn, dans un vallon boisé, séparé de la route de Wagram par des collines qui, lui faisant comme un rempart, l'isolent du grand chemin, s'élève le couvent des Camaldules.

Edifié dans les premières années du xii^e siècle par les enfants de saint Romuald, il a vu passer au-dessus de sa tête les révolutions et les guerres.

Sa situation retirée en dehors de la route avait été sa sauvegarde; et les avalanches armées qui tour à tour dans le courant des siècles s'écoulèrent à ses pieds, passèrent près de ses murs sans soupçonner son existence.

Il en fut ainsi jusqu'à l'époque des guerres

impériales ! mais alors, les travaux de culture auxquels se livraient les moines, ayant dû être délaissés, faute de bras, ceux-ci, voyant leur exploitation agricole compromise quittèrent le pays et se dispersèrent dans les autres provinces de leur ordre.

Le monastère ainsi abandonné s'effrita peu à peu sous les injures du temps; les cloches firent silence, l'orgue devint muet, et la mousse envahit les cloîtres ruinés.

Mais cette ruine n'était pas entièrement déserte.

Un de ces pieux cénobites, presque un centenaire, se souvenant que son ordre comptait dans son sein de nombreux ermites qui, formant une branche séparée, vivaient disséminés dans toute la chrétienté, obtint de ses supérieurs l'autorisation d'attendre la mort dans ce cloître où il avait vécu, ne connaissant du monde que le vallon solitaire où ses ans s'étaient écoulés dans la contemplation et la prière.

Entré en religion dès sa première jeunesse, il s'adonna à l'étude des simples, y devint très entendu, et le couvent ayant une nombreuse clientèle de pauvres et de malades, il s'occupa activement de ces derniers, acquit les connaissances nécessaires pour guérir les blessures provenant des armes à feu, et se fit bientôt une réputation qui ne tarda pas à franchir l'horizon borné le séparant du monde des vivants.

Silvère que les nombreux horions reçus dans les batailles auxquelles toujours au premier rang il avait assisté, faisait souffrir, entendit parler du moine-médecin, vint lui rendre visite, et s'en alla soulagé, sinon guéri.

Dès lors, des relations presque quotidiennes s'établirent entre le moine et le soldat.

Ces deux créatures dévouées l'une et l'autre à des causes si différentes se prirent d'une vive et sincère amitié.

Dans les beaux jours, le grognard, assis sur un fût de colonne brisée, se plongeait dans ses souvenirs, évoquait pour son ami les grandioses épopées; le moine, à ses côtés, égrenant son rosaire, l'interrompait parfois pour lui parler de Dieu, car, dans ces entretiens, chacun avait son rôle.

Quand la nuit descendait, on se disait adieu. Le soldat jardinier regagnait le château; et silencieux, le solitaire allait s'étendre sur la natte de jonc qui, avec un siège rustique, composait le mobilier de son étroite cellule.

De ces nombreuses visites, Silvère gagna de connaître le monastère dans ses réduits les plus cachés.

Un soir d'hiver, c'était la veille de Noël, la neige, qui tombait depuis plusieurs jours, ayant rendu les chemins impraticables, le solitaire insista pour que son ami passât la nuit au couvent.

Silvère s'y résigna à contre-cœur, car, par cette nuit glacée, le soldat aurait préféré son lit à cette couche aussi dure que peu hospitalière et sa maison bien close à la cellule ouverte à tous les vents où il s'efforçait, mais en vain, de dormir.

Le son des cloches de Vienne, sonnait à toutes volées, pour inviter les fideles à se rendre à la messe de minuit, arrivait jusqu'à lui, légèrement assourdi par les collines qui entouraient le val-lon.

Ne pouvant trouver le sommeil, qui semblait le fuir, Silvère se tournait et se retournait sur sa couche, quand la porte de la cellule s'ouvrit; et, à la lueur d'une torche, il aperçut le moine, debout dans l'ouverture, l'invitant à le suivre.

Il s'empessa de se rendre aux desirs de son ami, et, franchissant les décombres amoncelés dans les cloîtres, ils entrèrent dans la chapelle.

Là, le moine prenant un levier déposé sous les degrés de l'autel, fit pivoter une large dalle jouant dans des rainures, et, qu'à l'aide de cet outil, un homme pouvait déplacer facilement.

Une brise glaciale imprégnée d'une odeur méphitique vint les frapper au visage, et leur fit faire instinctivement un pas en arrière.

Le moine, le premier, recouvra son sang-froid et, suivi du soldat, s'avança vers l'ouverture.

Ils s'y engagèrent tous les deux, et, descendant par un escalier à demi ruiné dont les marches chancelantes n'avaient rien pour les rassurer, pénétrèrent dans une chapelle souterraine aux parois revêtues des marbres les plus rares.

Au chevet de la chapelle, entre le chœur et l'abside, s'élevait un autel recouvert des ornements dont on se sert habituellement pour célébrer les messes des trépassés.

Crucifix voilé de crêpe, cierges de cire jaune et chandeliers d'argent.

Dans les bas côtés du chœur, assis sur les miséricordes de leurs stalles de chêne, revêtus de la cucule, le capuce rabattu sur le front, une centaine de moines semblaient attendre le signal de leur abbé pour psalmodier les heures canoniales.

Mais Silvère, qui contemplait ce spectacle nouveau pour lui avec étonnement, ne tarda pas à être détrompé, car l'odeur de cadavres en décomposition qui s'exhalait de ces corps, rendait un séjour prolongé dans cette chapelle impossible, sinon dangereux.

Le moine le comprit en voyant la lueur de sa torche qui blémissait; saisissant le soldat par le bras, il l'entraîna rapidement vers le bas de l'escalier, et, remontant tous deux vers le séjour des vivants, ils s'empessèrent de quitter la chapelle souterraine.

A peine entré dans l'église supérieure, le

moine fit à nouveau pivoter la dalle qui reprit sa place, et rangea soigneusement le levier sous les degrés de l'autel.

Puis, se tournant vers Silvère, et faisant trêve au silence qu'il avait gardé jusque-là, il lui dit :

— Mon ami et mon frère, vous avez dû penser que si j'insistais pour vous garder cette nuit, je devais avoir de graves raisons pour le faire ?

L'heure est venue de m'en expliquer avec vous.

Mes années sont comptées : et je sens que la mort ne sera pas longue à venir.

Vous êtes courageux, fidèle à un serment. Voulez-vous, sur le Christ qui est là devant nous, me promettre, le jour où je ne serai plus, de me prendre dans vos bras et de me déposer dans la stalle restée vide à la droite du chœur.

Si j'ai eu le courage de vivre seul ici, c'est pour y reposer.

J'attends votre serment.

Silvère, profondément touché par les paroles du moine, comprenant cet attachement du solitaire pour le couvent où il avait vécu toute sa vie, lui fit la promesse demandée ; et quand, peu de jours après, celui-ci s'endormit pour toujours, il le déposa pieusement à côté des moines ses devanciers.

Voilà pourquoi Silvère, connaissant le cou-

vent dans tous ses détours, l'avait choisi pour servir de cadre à l'entrevue du fils de Napoléon avec les généraux qui voulaient l'enlever et lui rendre le trône de son père.

Nous verrons dans la suite de ce récit de quelle utilité lui fut encore la chapelle souterraine.

CHAPITRE XII

UNE LEÇON

Lorsque le prince de Metternich, congédiant brusquement l'espion dont il venait de recevoir le rapport, lui avait tracé une conduite à suivre pendant son séjour au château, il avait insisté pour que celui-ci, présenté au duc de Reichstadt, s'efforçât de gagner ses bonnes grâces, d'épier ainsi toutes ses démarches et de le prévenir en temps voulu de l'exécution du complot qu'il s'attendait à voir éclater d'un moment à l'autre.

Otto n'eut pas de peine à suivre les instructions du chancelier.

Le prince, très accueillant de sa nature, et sans méfiance, reçut avec beaucoup d'aménité les avances de l'espion et ne tarda pas à le compter au nombre de ses intimes.

Le pseudo-comte de Falkenstein, tout en

servant les projets de son redoutable maître, avait d'autres visées.

La beauté de Colette n'avait pas été sans faire une profonde impression sur cet être corrompu; et il avait pensé que, vivant dans l'intimité du duc, il pourrait se rapprocher de celle-ci et mettre à exécution le plan de séduction qu'il avait échafaudé.

Mais on aurait dit que Colette était invisible; renfermée dans le cottage de Silvère, elle ne sortait pas du jardin entouré de grillages où le vieux soldat cultivait ses roses.

L'aborder au moment où elle faisait sa promenade quotidienne eût été chose impossible.

Les allées et venues des gens de service rendaient une démarche semblable aussi difficile qu'insolite.

Et puis Silvère veillait; il ne quittait guère sa fille adoptive; à un appel de celle-ci, il se fût empressé d'accourir; et alors, le cas échéant, que répondre et quel prétexte de sa présence dans cette partie du parc aurait-il pu invoquer auprès de ce vieux soldat dont la haute silhouette se détachait sur le seuil de la maisonnette, et dont l'honnête et franche bravoure aurait fait bonne et prompt justice de toute tentative dans laquelle il aurait vu un affront, et qu'il aurait châtiée de main de maître.

Sependant, un soir, Colette, fatiguée de cette

réclusion volontaire, résolut de faire un tour dans le parc.

C'était justement le soir de cette fête dont nous avons parlé dans un chapitre précédent.

Elle voulait revoir pour la dernière fois, ne sachant pas ce que le lendemain lui réservait, le bosquet solitaire où, par une belle matinée de printemps, nous l'avons vue mettant aux pieds du duc exilé son enthousiaste dévouement et excitant au plus haut point son admiration par la hauteur de ses vues et la droiture de son jugement.

Mais Colette n'était pas que dévouée; un autre sentiment d'une nature plus tendre avait pris place en son cœur; à la douce pitié que toute infortune imméritée met dans l'âme de la femme, avait succédé une sensation nouvelle, à la fois douloureuse et douce à ressentir, blessure bénie, apportant à la fois la joie et la crainte dans le cœur où elle se glisse pour la première fois.

Assise sur le banc de marbre rose, la jeune fille, abîmée dans ses réflexions, semblait complètement détachée des choses d'ici-bas, comme si son âme, partie pour l'au delà, avait oublié pour toujours les déceptions et les tristesses de la terre.

Une ombre venant intercepter les derniers rayons du soleil couchant, qui filtraient à travers les branches, lui fit lever la tête.

A deux pas, devant elle, les bras croisés sur la poitrine, se tenait l'inconnu qu'elle avait rencontré en prenant congé du duc, le jour où elle lui fixa l'heure et le lieu de l'entrevue projetée pour son enlèvement.

Elle reconnut en lui l'importun qu'à toute heure du jour elle voyait rôder autour du cottage de Silvère.

Et, au même moment, un regard jeté sur le passé fut pour elle un trait de lumière.

« Où donc avait-elle déjà vu cette énigmatique personnage ?

Elle fit appel à ses souvenirs, et, passant rapidement en revue dans son esprit les derniers événements, la mémoire lui revint subitement. C'était le voyageur qui, dans la cour des messageries, était venu regarder presque sous le nez ses compagnons de voyage, au point que ces derniers, jugeant qu'ils étaient suivis et espionnés, avaient cru nécessaire, dès leur arrivée à Strasbourg, d'en repartir le lendemain à la première heure, traversant le Rhin à la hâte et mettant fin à une surveillance qu'ils estimaient dangereuse pour eux et préjudiciable à leurs projets.

De ce concours de souvenirs confus et d'impressions diverses, se dégagèrent dans l'âme de Colette un sentiment de répulsion haineuse contre cet intrus qu'elle rencontrait toujours sur son chemin; et ses traits, empreints à l'ordinaire de

sérénité et de douceur, se contractèrent, les beaux cils noirs qui ombrageaient ses yeux se froncèrent; tout, en un mot, dans son visage annonça la tempête qui couvait au fond de son cœur, et n'attendait qu'une occasion pour éclater.

Le jeune homme s'apercevant de l'effet peu flatteur pour lui que semblait produire sa présence dans le bosquet, et voulant mettre fin à une situation aussi tendue, s'avança vers le banc, et s'adressant à la jeune fille, comme paralysée à la fois par l'émotion et la colère, il lui dit en maudissant :

— Belle soirée en vérité, mademoiselle, pour s'isoler du monde et rêver d'amour en liberté ! Le site est délicieux, les arbres qui entourent ce bocage lui font comme une ceinture, le protégeant des regards indiscrets; mais, sans être importun, et si vous n'attendez personne, veuillez me permettre de m'asseoir un instant à vos côtés.

L'inconvenance de cette entrée en matière et sa grossière maladresse rompirent le charme sous lequel Colette se débattait depuis un instant.

Elle reprit possession d'elle-même, et enveloppant l'indiscret et malappris personnage d'un regard hautain, elle fit mine de se lever et de lui céder la place; mais cela ne pouvait convenir à l'intrus qui, s'empressant de reprendre l'entretien, lui dit :

— Est-ce que je vous fais peur ?

Colette, qui avait déjà fait un pas en avant pour s'éloigner, s'arrêta subitement. Quelques jours auparavant, un jeune homme était là, debout à ses côtés, et, devant les rougeurs de ses joues et les palpitations qui soulevaient sa poitrine haletante, il s'était enquis avec bonté, presque avec tendresse, des causes de son trouble et de ses hésitations. Sa voix était douce et caressante. On sentait que l'émotion qui la faisait trembler n'était pas affectée. Il lui avait posé à peu près les mêmes questions que celui-là, mais quelle différence !

L'indigne et cauteleux personnage qui était assis devant elle, sur ce banc de marbre, la bouche en cœur et les jambes croisées, méritait une leçon ; elle était femme à la lui donner.

— Pardon, dit-elle, vous m'avez demandé si j'avais peur de vous ? La peur est un sentiment que j'ignore, car jusqu'ici personne, homme ou femme, ne s'est permis de m'outrager. A partir d'aujourd'hui, mon ignorance cesse.

J'ai reçu un affront, et un seul sentiment s'est fait jour en mon cœur ! c'est un mépris profond.

Mais avant de quitter ce bosquet où, selon vos dires galants, l'on peut rêver d'amour, je voudrais bien savoir qui vous êtes, et de quel droit vous me suivez sans cesse et pas à pas ? Je ne crois pas avoir rien fait pour encourager

vos amoureuse poursuite ! C'est une indiscretion dont vous trouverez bon de vous priver à l'avenir.

Quant à la qualité dont je parlais tantôt, nous allons la chercher ensemble, si vous le voulez bien.

Vous avez une épée au côté, elle scintille, emblème de l'honneur, aux rayons du couchant. Vous êtes gentilhomme alors ; mais, votre conduite de tantôt me permet d'en douter... Alors... quoi ?...

Mais... Fi donc ; je n'ose vous le dire, seriez-vous un espion ?... Monsieur, votre servante...

Et Colette, dédaigneuse et hautaine, passa fièrement devant Son Excellence le comte Otto de Falkenstein et sortit du bosquet sans le saluer.

CHAPITRE XIII

DERNIÈRE ENTREVUE

A dix heures du matin, le 5 mai, Metternich faisait mander dans son cabinet le comte Otto de Falkenstein, afin d'arrêter avec lui les dernières dispositions à prendre pour déjouer le complot qui devait éclater le jour même, et répondre par

un coup de foudre aux agissements des conspirateurs.

L'espion ne se fit pas attendre, et, pour la première fois, le diplomate se départit de la hautaine raideur avec laquelle il avait jusqu'ici traité son subalterne.

— Eh bien! c'est donc pour ce soir, dit-il en se frottant les mains. C'est ce soir, 5 mai, que nous allons pour toujours mettre un terme aux espérances de ces fous qui veulent nous donner une seconde édition de l'Empire, édition revue et corrigée, car je ne vois guère pousser les ailes à ce jeune Aiglon que l'Europe m'a donné à garder.

Mais, à propos, je vous ai fait venir pour m'entendre avec vous au sujet de cette grave affaire. Savez-vous quelque chose de nouveau?

— Monseigneur, répondit Otto, je crois avoir réussi au delà de vos espérances et je vous apporte une nouvelle qui vous montrera combien j'ai suivi à la lettre vos instructions.

Après avoir été présenté par l'entremise de Votre Excellence au duc de Reichstad, j'ai su gagner sa confiance et m'attirer son amitié, et cela à tel point, que ce matin le duc, dès la première heure, m'a fait mander dans ses appartements, et là, me demandant d'être discret, il m'a fait promettre de l'accompagner ce soir à la nuit tombante dans une chevauchée qu'il doit

faire en dehors du château. Me voilà du complot! Qu'en pense Monseigneur?

— Je suis content de vous, reprit le prince, vous avez su jouer un rôle difficile; et je dois reconnaître que, dès les premiers jours, vous avez deviné ce qu'il fallait savoir; agent obscur, vous avez laissé dans l'ombre des diplomates de carrière et fait la lumière, alors qu'ils tâtonnaient, attendant d'un hasard providentiel la solution d'un problème qu'ils ne pouvaient parvenir à résoudre.

Quand les cachots du Spielberg se seront refermés sur ces Français maudits, quand nous aurons recouvré une tranquillité complète et que les choses ici, comme par le passé, auront repris leur cours, que mon impérial pupille, désabusé et dégoûté à toujours des conspirations, sera rentré dans l'obéissance et dans une juste appréciation des faits accomplis, appréciant hautement les services que vous avez rendus à la monarchie, je saurai les récompenser royalement.

Mais avant de terminer cet entretien, si vous avez quelque grâce à me demander, faites-le hardiment, je suis prêt à accueillir favorablement votre requête?

— Monseigneur, reprit Otto, les éloges que vous m'avez donnés tantôt suffiraient presque à récompenser mes modestes services; et la requête que je vais vous adresser, vous sera une

preuve nouvelle du dévouement que j'apporte à veiller sur vos intérêts.

A la porte du parc, dans le cottage fleuri habité par le jardinier chef, vous avez un ennemi qui comploté et qui conspire.

Votre Excellence parlait tantôt de deux cachots préparés au Spielberg pour recevoir les généraux français?

Qu'un troisième ouvre sa porte et la referme pour jamais?

— Sur qui, demanda Metternich?

— Sur Silvère, répondit l'espion.

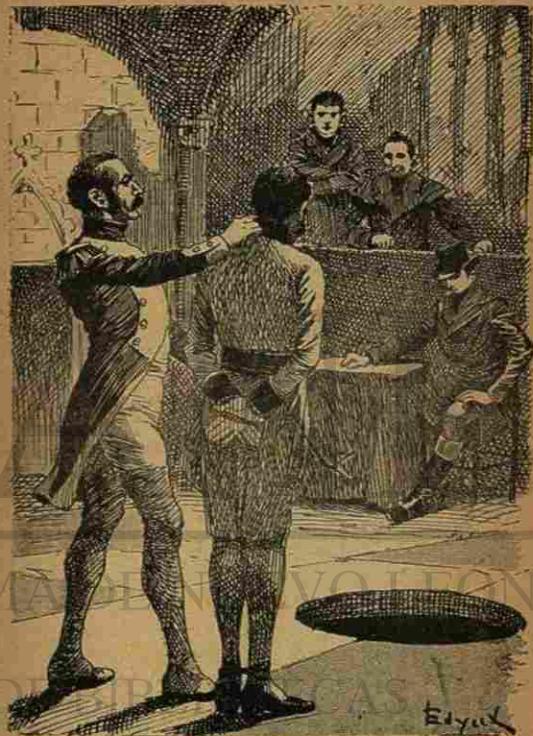
Et il sortit ruminant sa vengeance, car le vieux soldat emprisonné pour toujours, sa pupille ne devait pas tarder à tomber dans les pièges de celui qu'elle avait mortellement offensé.

CHAPITRE XIV

SUR LE CHEMIN DU TRONE.

Il était neuf heures du soir et la lune venait de se lever; sa douce et pâle lueur éclairait le valon solitaire où les ruines de la vieille abbaye semblaient dormir ensevelies sous leur manteau de lierre.

A l'entrée de la gorge qui y donnait accès, deux cavaliers parurent.



L'un des généraux fit un signe à Silvère. (Voir page 79.)

Chevauchant botte à botte, ils gardaient le silence et semblaient plongés tous deux dans une méditation profonde.

C'étaient, vous l'avez deviné, le duc de Reichstadt et le comte Otto de Falkenstein.

L'espion touchait à l'heure décisive. Il allait jouer dans quelques instants sa dernière carte ; et, dans la partie qu'il avait engagée contre les partisans du duc, le hasard l'avait toujours favorisé, ce partenaire bienveillant lui avait jusqu'ici prêté la main et facilité les levées ; mais, comme tous les joueurs, même les plus heureux, il tremblait en songeant qu'au dernier moment une circonstance imprévue, comme il s'en rencontre quelquefois, ne vint subitement, en dépit de l'habileté que jusqu'alors il avait déployée, contrecarrer ses plans, et renverser l'échafaudage qu'il avait laborieusement édifié.

Et puis il songeait aux promesses de Metternich, à la récompense qu'il était en droit d'attendre ; et sa connaissance des hommes, le mépris qu'il professait pour la plupart d'entre eux, le rendaient perplexe et agité.

Quelle créance fallait-il ajouter à la reconnaissance du chancelier ?

Le dédain que celui-ci lui avait toujours manifesté, ses brusques changements d'humeur, cette aversion profonde qu'il sentait parfois percer sous les dehors d'une politesse glacée, presque insultante, toutes ces choses réunies

en un faisceau fâcheux venaient jeter une ombre dans son rêve au moment où il touchait au but, à l'heure où il n'avait plus qu'à étendre la main pour cueillir le fruit de ses travaux et de ses peines.

Une pensée plus amère et plus lancinante encore l'obsédait ; il n'était qu'un espion, un de ces instruments vils et méprisables dont les grands savent se servir, mais qu'ils brisent de gaieté de cœur, le jour où ils les estiment inutiles et craignent de les voir devenir dangereux.

Et, plus il avançait dans cette voie, plus il se prenait à trembler.

Ce qu'il redoutait, par-dessus toutes choses, c'était cette complicité dans une action vile et honteuse à laquelle le prince n'avait pas douté de se prêter, la nuit où, s'introduisant furtivement chez le duc pour lui voler ses secrets, le chancelier d'Autriche, le prince du Saint-Empire, était descendu jusqu'à lui, l'homme aux besognes louches, s'était fait son égal pour une heure, et avait déposé le masque impénétrable et hautain qui, depuis tant d'années, faisait trembler l'Europe.

A la pâle lueur de la veilleuse tremblotante éclairant l'appartement du duc, dans un instant qui avait eu la durée de l'éclair, il avait lu au plus profond de l'âme du terrible chancelier, et lui, l'espion au cœur cuirassé, à l'épreuve de l'amour et de la haine, il avait été épouvané.

A ses côtés, Reichstadt chevauchait, la tête haute, aspirant la brise embaumée du soir, à pleins poumons.

Ses pensées, comme on peut le croire, étaient d'un ordre tout différent.

L'heure bénie, qu'il attendait depuis si longtemps, allait enfin sonner.

Cet uniforme d'officier autrichien, livrée d'esclave, il allait enfin, et pour toujours, le dépouiller.

Tantôt, en mettant le pied à l'étrier, au moment de quitter l'impériale demeure, cage dorée où sa mélancolique jeunesse s'était étolée, tombe de marbre qui, pour la vie, semblait devoir le retenir, sépulcre blanchi dont la pesante pierre étouffait ses vingt ans, il lui avait jeté, dans un adieu, toute la haine amassée dans son cœur.

Et demain ? ce demain qu'il attendait depuis si longtemps, le fils de L'Aigle, les ailes déployées, s'en irait dans l'espace, au-devant des batailles.

Et dans son cœur chantait le clairon des armées ; et les plaines immenses, couvertes de soldats, s'offraient à ses regards.

Tambours battants, enseignes déployées, les masses s'avançaient sous le soleil ardent, incendiant l'acier, et les grondements sourds, qu'on entendait au loin, annonçaient le canon.

Bercé comme en un songe, insensible à tout

ce qui l'entourait, le fils de Napoléon s'avancait sur le chemin où le menait la destinée.

Une main qui saisit la bride de sa monture, le tira de son rêve.

Silvère lui parlait : on était arrivé...

CHAPITRE XV

LE CHATIMENT

Précédés de Silvère, les nouveaux arrivants pénétrèrent dans la chapelle que les lampes du sanctuaire éclairaient faiblement.

Près des gradins ruinés qui, jadis, permettaient à l'officiant de monter à l'autel, sombres et silencieux, enveloppés dans leurs manteaux, deux hommes attendaient.

A l'entrée du duc, ils s'empressèrent de se découvrir ; et celui-ci aperçut alors deux mâles et loyales figures de vieux soldats.

Mais, par contre, leur physionomie sembla se rembrunir, et leurs blancs sourcils se contractèrent, quand ils aperçurent le compagnon de celui-ci.

Reichstadt, s'apercevant de l'impression défavorable que semblait produire sur les deux guerriers la présence de ce dernier, s'empressa de les rassurer.

A ses côtés, Reichstadt chevauchait, la tête haute, aspirant la brise embaumée du soir, à pleins poumons.

Ses pensées, comme on peut le croire, étaient d'un ordre tout différent.

L'heure bénie, qu'il attendait depuis si longtemps, allait enfin sonner.

Cet uniforme d'officier autrichien, livrée d'esclave, il allait enfin, et pour toujours, le dépouiller.

Tantôt, en mettant le pied à l'étrier, au moment de quitter l'impériale demeure, cage dorée où sa mélancolique jeunesse s'était étolée, tombe de marbre qui, pour la vie, semblait devoir le retenir, sépulcre blanchi dont la pesante pierre étouffait ses vingt ans, il lui avait jeté, dans un adieu, toute la haine amassée dans son cœur.

Et demain ? ce demain qu'il attendait depuis si longtemps, le fils de L'Aigle, les ailes déployées, s'en irait dans l'espace, au-devant des batailles.

Et dans son cœur chantait le clairon des armées ; et les plaines immenses, couvertes de soldats, s'offraient à ses regards.

Tambours battants, enseignes déployées, les masses s'avançaient sous le soleil ardent, incendiant l'acier, et les grondements sourds, qu'on entendait au loin, annonçaient le canon.

Bercé comme en un songe, insensible à tout

ce qui l'entourait, le fils de Napoléon s'avancait sur le chemin où le menait la destinée.

Une main qui saisit la bride de sa monture, le tira de son rêve.

Silvère lui parlait : on était arrivé...

CHAPITRE XV

LE CHATIMENT

Précédés de Silvère, les nouveaux arrivants pénétrèrent dans la chapelle que les lampes du sanctuaire éclairaient faiblement.

Près des gradins ruinés qui, jadis, permettaient à l'officiant de monter à l'autel, sombres et silencieux, enveloppés dans leurs manteaux, deux hommes attendaient.

A l'entrée du duc, ils s'empressèrent de se découvrir ; et celui-ci aperçut alors deux mâles et loyales figures de vieux soldats.

Mais, par contre, leur physionomie sembla se rembrunir, et leurs blancs sourcils se contractèrent, quand ils aperçurent le compagnon de celui-ci.

Reichstadt, s'apercevant de l'impression défavorable que semblait produire sur les deux guerriers la présence de ce dernier, s'empressa de les rassurer.

— Messieurs, dit-il, en s'inclinant devant eux, ne croyez pas qu'en une circonstance aussi grave, je me sois cru permis d'agir à la légère.

Je sais très bien que la moindre indiscretion serait la cause des plus grands malheurs ; il n'en irait pas moins pour vous de vos têtes, et pour moi, sans doute, d'une prison perpétuelle.

Mais, soyez sans crainte, la personne qui m'accompagne, et dont je répons, est venu ici sur mes instances ; et si j'ai cru devoir déroger à la plus élémentaire prudence, en introduisant un étranger au cœur de nos secrètes tentatives, c'est que j'y ai été invité expressément par une jeune fille dont le dévouement à notre cause ne fait aucun doute pour moi : je veux parler en ce moment de l'enfant d'adoption de mon vieux serviteur Silvère.

Au nom de Colette, et en apprenant le conseil qu'elle avait donné au duc, l'espion ne put s'empêcher de tressaillir.

« Dans quel but cette jeune fille, qui ne devait avoir pour lui que du mépris, qui, la veille encore, le persiflant cruellement, lui avait fait sentir la distance qui les séparait, le faisait-elle intervenir en cette circonstance ; le jetant au milieu de ce complot sur le point d'avorter grâce à lui ? Il y avait là un mystère qu'il chercha vainement à approfondir ; mais il n'était pas homme à se laisser abattre et il remit à plus tard la solution de ce problème.

Le duc, qui avait redouté un instant de voir accueillir, avec une froide réserve, les explications qu'il venait de donner, et comprenant qu'il avait agi peut-être un peu légèrement en honorant de son amitié un homme qui ne lui avait jamais donné aucun gage de la sienne, ne remarqua pas le trouble passager de son compagnon.

Le laissant dans la compagnie de Silvère, il se retira dans un coin de la chapelle et se mit à converser à voix basse avec les deux conspirateurs.

L'entretien touchait à sa fin, tout paraissait convenu, arrêté, Silvère venait d'allumer une torche pour guider le duc et ses compagnons, quand un personnage que personne n'attendait fit son apparition.

C'était Colette...

.....
 Que signifiait sa présence à pareille heure et dans un pareil moment ?

Venait-elle dire au duc un dernier adieu, s'apprêtait-elle à le suivre dans sa nouvelle fortune ?

Autant de questions que se posèrent les assistants ; mais qu'aucun de ceux-ci ne formula.

Cette expectative ne pouvait durer plus longtemps :

Colette y mit fin...

Pâle et résolue, elle se tourna vers les généraux, qui la contemplaient avec stupéfaction, et leur dit :

— Messieurs, votre compagne de voyage, celle qui a dû à vos soins dévoués de remplir sans encombre la mission qui lui était confiée, vient aujourd'hui remplir auprès de vous une tâche douloureuse.

Votre dévouement et le culte pieux que vous portiez à la mémoire de votre maître vous avaient engagés dans une entreprise digne de votre courage et de votre énergie.

Fidèles à la parole donnée au lit de mort de l'empereur, vous avez mis tout en œuvre, depuis quelques années, pour rendre au fils le trône qu'avait perdu le père.

Vous avez risqué votre tête et poussé la vaillance jusqu'à venir à deux heures de Schoenbrunn, près de l'aire de la maison d'Autriche, pour enlever l'Aiglon qu'on retenait captif.

Mais, soldats ignorants des menées tortueuses, lions qui combattez à la clarté des cieux, vous ne pouviez lutter, et votre œuvre, faite de franchise et de bravoure, devait fatalement échouer devant la duplicité et les louches manœuvres de ceux dont l'intérêt était de la faire avorter.

Votre noble entreprise, sur le point de réussir, est à recommencer, vos projets sont connus;

et, dans une heure, une armée, le sabre au poing, les mèches allumées, cernera ce vallon, car l'on a juré de vous prendre et de vous faire payer les terreurs causées par la restauration que vous avez projetée.

Silvère qui connaît les êtres de céans, saura vous faire sortir sains et saufs de cette abbaye où l'on pensait se saisir de vous pour vous traîner impuissants, garottés, dans les fossés de Vienne et vous y fusiller.

Un asile vous attend; mais vous y resterez et laisserez passer l'orage; la frontière est gardée.

Votre tâche est finie et la mienne commence.

Et, se tournant vers Otto, qui l'écoutait la sueur au front, les lèvres contractées.

— Qu'on arrête cet homme!...

Nous avons une heure devant nous, c'est plus qu'il ne faut pour nous venger...

Silvère posa sa main sur l'épaule de l'espion et lui lia les mains.

Le duc, la tête dans ses mains, se laissa tomber sur un banc de chêne et les généraux, impassibles, s'apprêtèrent à entendre le récit de Colette.

— Vous vous rappelez, messieurs, dit Colette, notre départ de Paris, le rapide voyage que nous fîmes jusqu'à Strasbourg et l'ingénieuse ruse par laquelle nous arrivâmes à dépister la

surveillance de l'homme qui s'était attaché à nos pas.

Peu de jours après mon arrivée, à la suite d'un entretien que j'eus avec Monseigneur le duc pour l'instruire de vos projets; au moment où, me séparant de lui, je lui fixai le jour et l'heure de l'entrevue, ma surprise fut grande en retrouvant rôdant autour de nous, et paraissant nous épier, le peu sympathique personnage qui s'était déjà trouvé sur mon chemin.

Qui était-il et que venait-il faire au château?..

Je me posai simultanément ces deux questions; et, comme vous le verrez tout à l'heure, ce furent les événements qui me répondirent.

Je devais le rencontrer encore deux fois.

De ma première rencontre, je vous parlerai peu, car il s'agit de moi; et l'injure grossière que je reçus alors est, à côté des intérêts qui se débattent ici, chose minime et de peu d'importance.

Si vous le voulez bien, je n'en dirai pas davantage et vous parlerai de la seconde.

C'était pendant la fête que l'on donna dernièrement.

Profitant de l'inattention des gens de service, attirés d'un autre côté par les allées et venues des invités, je pénétrai discrètement vers le milieu de la soirée, dans les appartements du duc que j'avais vu en passant devant la façade

du château, fort occupé à accueillir ses hôtes.

J'avais à lui remettre le message que j'étais allé chercher près de vous, à Vienne, ces jours derniers.

J'entrai donc chez lui, par une issue secrète que Silvère m'indiqua, et, m'approchant du meuble où il serre ses papiers, j'allais y déposer ma lettre en évidence, quand le bruit d'une porte qu'on s'essaye à forcer attira mon attention et m'obligea à me cacher après avoir repris ma lettre.

Je retenais mon souffle; et, quoique ne redoutant guère le danger, je tremblais un peu tout de même.

Mais, jugez de ma surprise, quand la serrure ayant cédé, je vis entrer, à la pâle clarté que jetait une veilleuse, le prince de Metternich accompagné de cet homme.

Leur présence dans cette partie du château m'intrigua au plus haut degré; mais, aux premiers mots qu'ils prononcèrent, je frémis, et crus même un moment que j'allais m'évanouir.

Je réagis pourtant, car je voulais savoir, entendre jusqu'au bout, le sinistre verdict qui mettait à néant toutes nos espérances.

C'est ainsi que j'appris que cet espion maudit nous suivait pas à pas depuis notre départ de Paris.

Un moment déconcerté par notre brusque fuite, il ne tarda pas à reprendre courage, car

la fortune lui sourit à son retour ici, et la fatalité me le fit rencontrer.

Ma présence à Schöenbrunn lui paraissant suspecte, il s'approcha de nous, surprit notre secret, et s'empessa d'en instruire son maître.

Cachée dans l'ombre, impuissante, étouffant mes sanglots, me croyant le jouet d'un rêve, j'entendis tout cela, et quand le jour naissant, craignant d'être surpris, tous deux quittèrent la place, mon parti était pris; je condamnai l'espion et lui tendis un piège.

Aveuglé par le succès, il y donna tête baissée.

Voilà ce que j'ai fait.

Si le trône est perdu, la vengeance nous reste.

Le duc qui, jusqu'ici, avait écouté Colette sans faire un geste qui décelât ses intentions, se leva de son siège, et se tournant vers Otto, lui dit :

— Vous venez d'entendre les griefs de cette jeune fille, ils sont graves et je crois qu'insister là-dessus serait chose inutile; mais j'ai aussi les miens et je veux vous les dire :

Sous les auspices de l'empereur, mon grand-père, vous avez surpris ma confiance; pour mieux me perdre, vous m'avez arraché mes plus secrètes espérances; mais vous vous êtes surpassé, car vous avez flétri dans mon cœur, igno-

rant du mal, croyant au bien, les sentiments sacrés de l'amitié.

C'est chose faite, honte sur vous qui êtes noble et portez une épée!

En entendant ces paroles, Silvère sortit de l'ombre dans laquelle jusqu'à présent il semblait enveloppé.

— Lui, noble, monseigneur, dit-il, oh, que non! écoutez :

L'autre soir, le soleil couché, j'errais dans mon jardin (car depuis quelque temps le sommeil ne me visite guère), quand j'entendis parler.

Je ne suis pas curieux, mais un nom que j'entendis prononcer me fit prêter l'oreille.

On parlait de monsieur, dit-il, en désignant l'espion,

A ne vous rien cacher, j'en appris... et de belles.

Deux valets de chenil, ignorant ma présence, parlaient sans se gêner; les maîtres y passaient chacun à tour de rôle, et, dans ce chapelet, quand arriva son tour, voici ce qu'on disait :

« Le noble n'est pas noble, le comte n'est pas comte, et l'épée que parfois il porte à son côté, est comme sa noblesse : un mensonge. »

C'est un escroc qu'on sortit de sa geôle un soir que les espions manquaient sur le marché. »

Et se tournant vers Otto qui, dans un accès

de rage, s'efforçait, mais en vain, de rompre ses liens, il ajouta : « Qu'en dites-vous, monsieur le comte ? »

Sous cette sanglante injure, le joueur qui avait perdu la partie sans retour, cette partie dont sa vie était l'enjeu, sortit de son apathie et fit un pas vers ses juges.

Mais le duc à nouveau venait de se lever, et, se retournant vers les généraux, leur dit :

— Pensez-vous que la mort soit chose suffisante pour châtier cet homme, et punir ses forfaits ?

Les deux soldats baissèrent affirmativement la tête.

Colette dépouilla le voile de crêpe noir qui couvrait sa splendide chevelure, et, franchissant les degrés de l'autel, elle l'étendit comme un suaire sur l'immense Christ de cuivre qui en couronnait le faite.

Comme elle en descendait, Silvère se tourna vers le duc et lui dit :

— Monseigneur, si telle est votre volonté, je crois que nous pourrions retrancher du monde des vivants cette créature indigne sans que son sang vienne souiller nos mains.

Au-dessous de cette église, creusée à de grandes profondeurs, existe une crypte souterraine.

Les moines qui, jadis, habitèrent ce couvent, se confirmant à des usages qui règnent, paraît-il,

en certaines maisons d'Espagne et d'Italie, au lieu d'inhumer leurs morts en terre sainte, les déposaient revêtus de leurs habits de chœur dans les stalles de la chapelle souterraine.

C'est le domaine de la mort, domaine souterrain, dont rien ne vient troubler la silencieuse horreur.

Moi seul le connaît; et le secret que je vous livre va servir nos projets.

Et, joignant l'action à la parole, le vieux soldat se baissant, retira de dessous les degrés de l'autel un levier qu'il fit glisser dans la rainure d'une dalle.

La dalle bascula et l'ouverture béante et sombre apparut aux yeux des assistants.

Puis, saisissant une corde qui gisait à ses pieds, il la passa sous les aisselles de l'espion.

Celui-ci, pâle et tremblant, sentait son heure venir et se taisait.

Le duc, lui adressant la parole pour la dernière fois, lui dit :

— Si vous avez quelque dernière recommandation à faire, si même vous voulez prier, il en est temps, car, j'ai le regret de vous l'annoncer, nos instants sont comptés.

Otto se contenta de hausser les épaules.

L'un des généraux levant la main, fit un signe à Silvère.

L'espion disparut dans l'abîme et la dalle,

pivotant sur elle-même, reprit sa place pour toujours.

Il était temps. Dans le lointain, on entendait cette rumeur qui précède les masses armées.

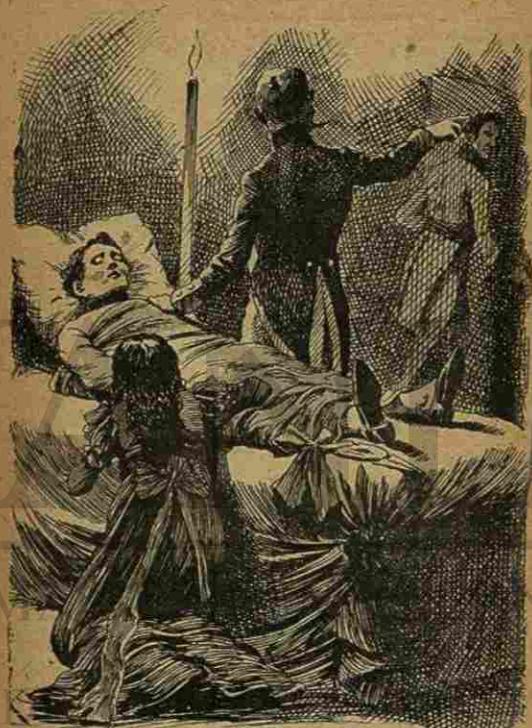
Silvère n'eut que le temps d'entraîner Colette, de serrer la main du prince; et, saisissant une torche qu'il venait d'embraser à la lampe du sanctuaire, suivi des généraux, il s'élança vers le passage secret.

Quelques minutes après, Metternich, accompagné du général commandant les troupes, faisait son entrée dans la chapelle; et, à sa grande surprise, n'y trouvait que le duc et Colette assis sur un banc de chêne vermoulu, et plongés dans une conversation, si attachante pour eux, qu'ils ne prirent même pas la peine de l'interrompre quand le chancelier s'avança pour les interroger.

CHAPITRE XVI

LE CANTIQUE D'AMOUR

La conversation à laquelle l'arrivée du chancelier d'Autriche venait de mettre fin n'était pas une de ces ruses destinées à mettre en défaut la malveillance et la suspicion.



C'est la France qui pleure. (Voir page 127.)

Reichstädt et Colette avaient l'âme trop haute pour descendre à de semblables subterfuges.

La jeune fille, qui venait de voir renverser et pour toujours peut-être l'œuvre laborieuse chèrement caressée qu'elle avait échafaudée, se raidissant contre les désespérances de l'heure présente, s'oubliait elle-même et ne voyait plus dans l'adolescent, tristement assis à ses côtés, qu'un cœur à consoler.

Puisque son duc, celui qu'elle aurait voulu appeler son roi, son empereur; et qu'elle aimait, n'osant pas se l'avouer à elle-même, tant son respect était grand, venait de perdre tout et n'avait même pas conservé l'espérance: nouvel leare que ses ailes brisées rejetaient pour toujours à l'esclavage maudit, il ne lui restait plus que Colette; et Colette venait de se jurer à elle-même de descendre jusqu'au fond de l'âme de l'Aiglon et d'y penser pieusement, avec sa délicate tendresse, la profonde blessure que le destin venait d'y faire.

Sa résolution prise, sans crainte et sans baisser la tête, le duc lui ayant offert son bras, elle traversa les groupes formés par les officiers commandant le détachement venu pour les surprendre; et tous deux, sans détourner la tête, quittèrent cette ruine où dormaient, ensevelis pour toujours, des projets dont la réussite aurait bouleversé le monde.

La lune à son déclin n'éclairait plus que faiblement le vallon; et, dans cette solitude embaumée par le parfum des fleurs qui s'ouvraient aux caresses des brises de la nuit, les deux enfants marchaient comme en un songe, dans un silence plein de mystère et d'abandon, car, au fond de leur cœur, le cantique d'amour égrenait sa chanson.

Le duc, dont le bras enlaçait la taille de Colette, semblait la soutenir sur le tapis de mousse où ses pieds s'enfonçaient.

Un arbre renversé au travers du chemin vint leur offrir un siège; et les yeux dans les yeux, et la main dans la main, tremblants, ils s'y assirent; mais ils ne disaient rien, car leurs cœurs trop pleins battaient si fort dans leurs poitrines, que, sans parler, ils savaient bien ce qu'ils auraient pu dire.

Le duc, le premier, reprit possession de lui-même et, s'adressant à Colette, il lui dit:

— Ainsi mon rêve comme une ombre s'est éloigné de moi; la fortune aveugle et sans pitié s'est déclarée mon ennemie; et, dans quelques instants, je m'en vais retrouver le joug odieux que j'avais cru briser.

O mon père, si tu me vois, que tu dois être triste...

Le trône que tu me destinais, où je devais monter pour continuer ton œuvre, un autre y régnera.

Et triste, déshérité, je traînerai mes jours obscurs, satellite sans éclat, sans lueur, esclave humilié, lié comme un vaincu au char de mes vainqueurs.

Jusqu'à présent mon âme aspirant aux sommets, avait su supporter les douleurs du présent, et attendait demain; mais demain n'existe plus pour moi; le destin cruel, impitoyable, me défend d'y penser.

Dans mon cœur, je sens comme une chose morte qui m'étouffe et m'opprime.

On dirait que mon sang, que je sentais couler brûlant, impétueux, à jamais s'est glacé.

Mon bras, que tout à l'heure je sentais vaillant et fort, propre aux besognes surhumaines; inerte, chose morte, est pour toujours paralysé.

Il aurait de la peine à soutenir l'épée, qu'amère dérision, je sens à mon côté.

Une épée de parade qui, pour toujours, à son fourreau est enchaînée!

Ma douleur est si grande, que j'ai peur d'en pleurer!

Et, le cœur brisé, le duc laissa tomber sa tête sur le sein de Colette et se prit à sangloter.

Celle-ci prit entre ses mains cette tête si chère et y déposa un chaste baiser.

— Cher duc, lui dit-elle, combien votre douleur me peine et me désole, que vos larmes amères me sont pénibles à voir, je voudrais les payer de tout le sang qui coule dans mes veines.

Votre trône est perdu; mais Colette vous reste, Colette qui vous aimera tant que vous oublierez tout; et qu'un jour, consolé, tourné vers le lointain des années écoulées, vous rirez de vos larmes, et vous demanderez si un lambeau de pourpre vaut la peine qu'on pleure.

Je serai votre mère, votre sœur bien-aimée. Amante dévouée, je ferai de votre âme un nid chaud et discret où je m'abriterai.

L'été près des grands lacs, dans la belle Italie, nous coulerons nos jours sans soucis, sans tristesse; et, quand l'hiver viendra, au soleil de Naples, sur la mer azurée, nous irons écouter chanter les bateliers.

Nous vieillirons ainsi, et lorsque les années neigeront sur nos têtes, un soir nous partirons pour le séjour de Dieu, où nous continuerons, pour ne jamais finir, le beau rêve d'amour ici-bas commencé.

Le duc consolé, écoutait souriant la douce cantilène; mais les oiseaux des bois, saluant le soleil, vinrent y mettre fin, car il fallait rentrer au château, et y reprendre la vie quotidienne.

CHAPITRE XVII

SILVÈRE

Si, après leur expédition de la nuit du 5 mai, Reichstadt et Colette avaient pu regagner tran-

quillement le château de Schœnbrunn sans être inquiétés, en avaient repris, comme si rien d'anormal ne se fût passé, l'existence monotone à laquelle ils semblaient condamnés pour toujours, il n'en avait pas été de même pour Metternich.

Le chancelier de l'empire austro-hongrois, après la déconvenue qu'il venait de subir, était rentré au palais dans un état d'irritation difficile à décrire.

Au milieu de la nuit, dans cette abbaye maudite, entouré des officiers commandant les troupes qu'il avait fait mander pour cerner les conspirateurs et les lui livrer, pieds et poings liés, il avait dû se contenir, accepter d'un visage serein les explications de Reichstadt et de Colette, remercier le général pour le concours qu'il lui avait donné en cette circonstance, s'efforçant de masquer, sous les dehors d'une politesse affectée, la colère qui grondait en lui et menaçait de se faire jour malgré tous ses efforts pour la dissimuler.

Ainsi!... Il avait été joué par ces deux enfants aux allures timides; et cependant doués, vu leur âge, d'une énergie peu commune.

Lui, qui menait en maître depuis des années la partie gigantesque jouée sur l'échiquier européen, il s'était laissé berné comme un tuteur de comédie; et, au moment où il allait

mettre la main sur ces Français maudits, il n'avait trouvé que le vide.

Et cet espion stupide! gonflé de vanité, sûr du succès, chantant victoire, parlant de récompense et de largesses et puis échouant piteusement au port!...

Il lui avait donné carte blanche, l'avait laissé libre d'agir à sa convenance; lui, si méfiant jusqu'à cette heure, sceptique en la matière, se connaissant en hommes, et sachant que toute qualité est doublée d'une faiblesse; qu'un vice, soigneusement dissimulé, ainsi qu'un grain de sable, fait avorter les combinaisons les plus mûrement réfléchies, les plans les mieux échafaudés.

Il ne le reverrait plus, sans doute; redoutant sa colère, il avait dû s'enfuir à l'étranger afin d'aller jouer sur une scène éloignée son rôle accoutumé.

L'échec était sensible à cet homme orgueilleux devant qui tout pliait, les choses et les gens.

Et ce duc maudit, digne fils de son père, qu'il laissait librement aller et venir dans ce vaste domaine de Schœnbrunn, fermant les yeux sur ses velléités d'indépendance, l'entourant d'une surveillance occulte, mais discrète.

Combien l'indulgence dont il avait fait preuve vis-à-vis de lui jusqu'à ce jour avait failli lui coûter cher.

S'il lui avait choisi pour résidence un cachot du Spielberg, au lieu de cet appartement ouvert à tous venants, combien sa prudence eût été mieux inspirée.

Ce n'était après tout qu'un prisonnier d'Etat plus dangereux qu'un autre.

Et son regard, plongeant dans le passé, évoquait devant lui les sombres drames auxquels les Plombs de Venise, le Môle d'Adrien, et la Tour de Londres avaient, tour à tour, servi de théâtre.

Mais, aujourd'hui, pareille solution ne pouvait intervenir!...

L'Europe, qui respirait enfin et jouissait des bienfaits d'une paix dont elle avait été si longtemps privée, repoussait de ses vœux une restauration qui aurait mis fin brusquement à cet état de choses; mais, par contre, elle lui eût demandé un compte rigoureux du sang innocent inutilement versé.

Il saurait aviser...

Mais, en attendant, voulant déverser sa colère sur quelqu'un, il fit mander Silvère.

Celui-ci, après avoir mis ses deux compagnons en sûreté, s'était empressé de rentrer au cottage, avec la résolution froidement arrêtée de tenir tête à l'orage.

S'armant de courage, sachant que sa conscience n'avait rien à lui reprocher, il s'empressa de se rendre aux ordres du prince.

En le voyant entrer, celui-ci, qui arpentait de long en large son cabinet de travail, fouetté par une colère d'autant plus grande qu'elle avait été contenue plus longtemps, se croisa les bras en jetant sur Silvère un regard devant lequel tout autre aurait tremblé, mais qui ne parvint pas à intimider le vieux soldat, et lui dit brusquement:

— Vous vous doutez sans doute du motif qui m'a fait vous mander sans retard.

Sans se départir de son calme, Silvère lui répondit:

— Si Votre Excellence a des griefs contre moi, je suis prêt à en entendre respectueusement l'énumération.

Me réservant, en ma qualité d'accusé, et faisant appel à mon bon droit, d'y opposer tout ce qui pourra plaider en ma faveur pour me défendre.

— Trêve de verbiage, monsieur le soldat, reprit le prince avec violence.

Votre présence ici, tolérée avec peine, a duré trop longtemps, demain vous partirez.

— Ainsi vous me chassez...

— Vous l'avez deviné, reprit Metternich, et je n'ai qu'un regret, c'est qu'on vous ait laissé entrer dans ce château.

Si l'empereur, mon auguste maître, avait bien voulu déférer aux sages avis que je n'ai cessé de lui donner, il y a longtemps que

vous ne seriez plus ici; mais Sa Majesté, craignant de mécontenter son petit-fils, n'a pas cru devoir adopter une mesure que je croyais nécessaire.

Je la crois indispensable aujourd'hui; et je vais de ce pas chez l'empereur où j'aurai, j'en suis certain, après ce qui vient de se passer ici, cause gagnée.

— Oh! Monseigneur, vous ne ferez pas cela. ne put s'empêcher de s'écrier Silvère: vous voulez donc tuer mon maître, lui ravir à jamais ce qui le faisait vivre, en chassant loin de lui le pauvre serviteur qu'il ne quitta jamais.

Vous avez donc juré de me tuer aussi, comme si je pourrais vivre, végéter loin de lui, sans le voir et l'aimer, le protéger peut-être, car, si vous me chassez, c'est que vous avez peur de me trouver dans l'ombre, sentinelle éveillée, ayant l'œil sur vous, épiant vos projets que je gage sinistres.

Ce que je dis vous touche!

Écoutez une histoire que je vous conter.

Enfant perdu du pavé de Paris, j'ai toujours ignoré ce qu'est une caresse, ce que fut un baiser.

Nourri par charité, je n'ai jamais mangé assez de pain pour apaiser la faim qui me tenaillait; et souvent, dans la nuit, je suis allé rôder disputant aux chiens perdus les miettes souil-

lées que la table du riche aux fanges du ruisseau laisse parfois tomber.

Je n'eus pas même un nom: je m'appelle Silvère.

Et j'ai rougi souvent de cette destinée.

Un jour, je fus soldat et, oubliant mes peines, je fis bien mon devoir et me battis souvent: les blessures reçues en donnent témoignage.

Un soir de combat, l'empereur, qui passait, me fit sortir des rangs; et, me donnant la main, sur mon cœur attacha l'insigne de l'honneur.

A partir de cette heure, je me suis retrouvé; j'ai peu à peu repris l'estime de moi-même; et je me suis juré de mourir pour cet homme.

Dieu ne l'a pas voulu!... Mais il m'a donné, quand le père fut parti, le fils à protéger.

J'ai tenu mon serment... Je doute que personne puisse m'en relever.

Voilà ce que j'avais à vous dire, monseigneur.

Puis-je me retirer?

Metternich fit un signe affirmatif et Silvère sortit.

Avait-il gagné sa cause?

XVIII

CHEZ L'EMPEREUR

Le chef de la monarchie austro-hongroise, Sa Majesté l'empereur François II, rentrait d'entendre la messe dans sa chapelle privée et s'apprêtait à descendre, selon sa coutume, alors que l'état de la température le permettait, faire dans la partie du parc, réservée à cet usage, sa promenade quotidienne, quand, à sa grande surprise, le valet de confiance, attaché à son auguste personne, vint lui annoncer que le chancelier de l'empire venait d'entrer dans l'antichambre et sollicitait d'urgence une audience de son souverain.

Très intrigué de voir formuler pareille demande à une heure aussi matinale, et soupçonnant qu'il s'agissait des intérêts les plus graves, l'empereur donna l'ordre d'introduire sur-le-champ le prince de Metternich.

Celui-ci s'empressa de faire son entrée, et le valet ayant été congédié, s'apprêta à satisfaire la curiosité légitime de son maître.

Le chancelier portait encore sur son visage les traces de la violente colère dont quelques instants auparavant il était agité, et ces nuances fugitives n'échappèrent pas à l'œil perspicace

de l'empereur qui en conclut que le prince devait avoir des motifs bien sérieux pour déroger à ses habitudes et venir l'entretenir d'aussi bonne heure des affaires de l'Etat.

Il était loin de s'égarer dans ses conjectures, car Metternich, après le départ de Silvère, s'était plongé dans une de ces rêveries dont il sortait toujours armé de pied en cap et prêt à faire face aux difficultés de l'heure présente.

Il avait écouté froidement les objurgations de Silvère.

La sécheresse de son cœur n'avait pas été troublée un seul instant par le plaidoyer du vieux soldat.

Dans sa longue carrière, il avait passé à côté des sentiments qui sont le lot de l'humanité avec une suprême indifférence, n'y attachant de l'attention qu'autant qu'il pouvait les faire concourir à l'accomplissement de ses projets.

L'amour, la haine, l'amitié, la reconnaissance, billevesées humaines, vaste écheveau de fils enchevêtrés que, de sa main savante, il brouillait, débrouillait au mieux de ses intérêts.

L'amour! Il venait d'y penser...

Pourquoi ne pas y faire appel?

Le duc aimait; et, en cela il croyait ne pas se tromper, la fille adoptive de Silvère.

Dans cette passion naissante, il avait dû puiser l'énergie nécessaire pour rompre le réseau

de mailles invisibles dans lequel il avait si habilement l'enserré.

Chasser Silvère, interdire à Colette l'entrée du parc et du château, déchaîner la colère du duc, avoir à redouter une tentative désespérée que des amours contrariées pouvaient lui suggérer?

A quoi bon tout cela? quand il pouvait mieux faire.

N'avait-il pas à sa portée, et sans aller bien loin, une créature exquise, faite pour l'amour, et dont la beauté ne manquerait pas de produire sur le duc une impression profonde.

Du reste, elle lui devait tout; discrète et dévouée, elle saurait comprendre ce qu'on attendait d'elle.

Mais pour la faire venir au château, pour que Reichstadt pût la rencontrer chaque jour, à toute heure, il fallait l'attacher au service d'une archiduchesse résidant au palais, et, pour cela, il était nécessaire d'obtenir l'assentiment du souverain.

C'était ce qu'il fallait faire, et cela sans tarder...

Voilà pourquoi le chancelier avait fait demander une audience à l'empereur.

Celui-ci, voulant mettre fin à la perplexité que la présence du prince lui inspirait, s'empressa de commencer l'entretien en ces termes:

— Il faut que Votre Excellence ait des choses bien graves à me mander pour venir jusqu'ici sans y être appelé.

Quelque danger menacerait-il la monarchie? Une complication nouvelle, née de faits imprévus, viendrait-elle mettre fin à la paix dont nous jouissons et que nous avons si chèrement achetée?

Parlez, je vous écoute et suis prêt à tout entendre.

— Sire, reprit Metternich, Votre Majesté n'ignore pas avec quelles difficultés j'ai dû, de concert avec nos alliés, faire respecter la paix et l'imposer au monde.

La mort de Bonaparte avait rendu ma tâche moins ingrate; l'Europe respirait, et des guerres passées n'avait gardé qu'un souvenir confus, s'atténuant peu à peu sous le cours des années.

Tout était pour le mieux; quand, hier, un de ces faits imprévus, dont Votre Majesté me parlait tout à l'heure, a failli tout remettre en question et détruire mon œuvre...

Un jeune homme, un enfant, avait osé cela!...

Mais sur lui, je veillais; ma surveillance occulte le suivait pas à pas. Je savais heure par heure ce qu'il projetait; et le moment venu, j'ai étendu la main; le complot avorté s'est évanoui dans l'ombre; mais qui sait si demain, en pareille aventure, je serai le plus fort. . . .

Il faut donc tout prévoir.
Si je n'avais veillé, l'Europe était en feu, et de cette fournaise, Votre Majesté veut-elle savoir ce qu'il serait sorti?

— Vous me faites trembler, dit l'empereur.

— Que Votre Majesté se rassure, reprit Metternich; mais qu'elle me permette de le lui dire: c'était l'Empire.

L'Empire tel que Napoléon l'avait rêvé, le Traité de Paris en lambeaux, la monarchie de Juillet renversée et le Roi de Rome, tambour battant, rentrant aux Tuileries.

Nous avons été à deux pas de cela, mais Votre Majesté ne me demande pas le nom de ce jeune homme?

— Votre Excellence n'a pas besoin de le nommer, dit l'empereur; bon sang ne peut mentir, je l'avais deviné; mais que comptez-vous faire?

— J'ai beaucoup réfléchi, répondit Metternich; et de mes réflexions, il est sorti ceci:

Votre Majesté veut-elle mettre sa signature au bas de ce brevet?

Il nomme titulaire au poste de dame d'honneur attachée à la personne de l'archiduchesse Sophie, la comtesse Maria Assunta San-Severina.

L'empereur prit une plume et s'empressa de signer; puis il ajouta:

— Avec ce parchemin, vous avez peu de chose

pour empêcher ce que vous redoutez. Mais c'est votre secret?

Metternich, sans répondre à cette question, s'empara du brevet sur lequel l'empereur venait d'apposer sa signature; et, saluant respectueusement son maître, prit congé de lui.

CHAPITRE XIX

LA SAN-SEVERINA

Vers la fin de l'hiver de l'année 1810, une ballerine, du nom de Fragoletta, faisait les délices des habitués du Grand-Théâtre de Venise. Les Vénitiens, fervents admirateurs du ballet, avaient rarement vu pareille sylphide paraître sur la scène de leur théâtre favori; et chaque soir, après des rappels réitérés, celle-ci regagnant sa gondole, semblable à la Willis des Fées, disparaissait aux yeux de ses nombreux soupirants qui s'en allaient honteux, désappointés.

Les versions les plus contraires couraient par la ville sur le compte de la belle danseuse. Selon les uns, elle était sage et vivait retirée avec sa mère dans un quartier perdu de Venise.

Suivant les autres, éprise d'un barcarol, elle dédaignait les hommages des nobles et s'enfuyait à la fin du spectacle dans la gondole de son

amant pour aller savourer dans un logis clos et discret les douceurs d'un amour partagé.

Les racontars allaient leur train, car si Venise est la ville où l'on aime et où l'on chante, c'est aussi la ville où l'on se glisse discrètement d'oreille à oreille de ces secrets qui, comme les pigeons de Saint-Marc, s'envolent subitement et font le tour de la place.

Dans tout cela, il n'y avait rien de vrai.

La ballerine, à l'âge de seize ans, avait distingué dans la foule de ses adorateurs un noble vénitien dont les ancêtres avaient occupé, pendant de longues années, les plus hautes charges de la Sérénissime République.

Mais la famille du comte, sans déchoir extérieurement, avait dû, à l'exemple des nombreux patriciens, ruinés par les malheurs de la patrie, aliéner peu à peu la plus grande partie de ses biens de terre ferme; et, malgré le faste qu'elle continuait à étaler aux yeux de ses égaux, en conservant à son service les nombreux serviteurs qui encombraient les antichambres de son palais du Grand-Canal, elle s'était vue dans la nécessité de réduire d'une façon considérable la pension du jeune comte.

Orio San-Severino, car tel était son nom, se vit alors contraint à cacher à tous les yeux sa liaison avec la danseuse, car les siens ne lui avaient pas laissé ignorer qu'une riche alliance contractée avec l'une des héritières des familles

où il fréquentait, et auxquelles il était même quelque peu apparenté, pouvait seule redorer son blason et rendre à sa famille son ancienne splendeur.

S'il avait eu des frères ou des sœurs, il se serait prêté de bonne grâce à la combinaison intéressée des siens; mais, étant seul et le dernier de sa race, du reste peu enclin à acheter la fortune au moyen d'une transaction que sa grandeur d'âme lui faisait considérer comme un marché honteux, il resta libre et pauvre; mais il connut l'amour sincère et désintéressé.

Fragoletta d'ailleurs, lui rendit au centuple ce qu'il lui avait sacrifié.

Amoureuse de son amour qui, après Dieu, était ce qu'elle aimait le plus au monde, elle lui tissa de ses mains diaphanes une existence de jours ensoleillés où chaque aube nouvelle apportait une joie jusqu'alors ignorée.

Musicienne accomplie, elle passait les quelques heures de liberté que le théâtre lui laissait à charmer les loisirs de l'aimé, déversant jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit des torrents d'harmonie sur Venise endormie.

Et ils vivaient ainsi, heureux, sans amertume dans ce pays béni où les jouissances de l'art sont à la portée de tous, où l'on n'a qu'à étendre la main pour les saisir.

Venise avec les monuments de son passé, les palais qui surplombent ses canaux, ses gondoles

glissant silencieuses sur la lagune comme de grandes hirondelles rasant les flots, est sans contredit, le cadre le mieux approprié aux grandes manifestations de l'art ; et le tempérament de l'Italie éprise de musique, de poésie et de peinture s'y manifeste en pleine liberté.

Nos amants n'eurent garde de dédaigner ces dons.

Pour comble de bonheur, un enfant leur naquit, une petite fille blanche et rose fit son entrée dans ce doux nid d'amour

Mais, avec elle, la mort vint aussi

Un soir, Fragoletta, en sortant du théâtre, à la suite d'une représentation où Venise lui fit une ovation enthousiaste comme si elle avait eu le pressentiment de la perdre bientôt, voulut aller jusqu'au Lido se griser du parfum de la brise du large.

Au retour, elle dut s'aliter, et, peu de jours après, Orio et l'enfant étaient seuls au logis dont l'amie était partie.

Le comte, resté seul, reporta sur sa fille la tendresse qu'il avait pour la mère.

Bravant hardiment les préjugés de sa caste il rompit avec elle en reconnaissant l'enfant.

Un héritage, qui survint sur ces entrefaites, lui rendit son indépendance vis-à-vis des siens et sauvegarda sa dignité.

Dès lors, il ne vécut plus que pour sa fille. Abandonnant le monde pour lequel il n'avait,

jamais professé qu'une estime médiocre, jeune encore, il se cloîtra dans le palais dont il venait d'hériter, et, nouveau Pygmalion, sculpteur d'âme et d'esprit, il acheva de former en quelques années une idéale Galathée.

Pareille à une divinité ayant quitté comme à regret le trône d'or que le pinceau du Titien ou du Giorgione lui éleva avec amour dans une de ces compositions picturales qui sont la gloire de l'Italie

Étalant sur ses épaules d'ivoire les fulgurantes splendeurs d'une chevelure dorée par les rayons ardents du soleil de Venise, manteau royal dont la nature jalouse semblait l'avoir enveloppée pour voiler aux regards indiscrets l'harmonie sans défauts de son corps virginal.

Telle était à seize ans la comtesina Maria Assunta San-Severina.

Son père, en la voyant grandir et devenir de jour en jour plus belle, avait appelé auprès d'elle les plus célèbres professeurs de l'Italie.

Elle les accueillit avec gratitude, se piqua d'émulation, et, douée d'une vive intelligence, ne tarda pas à pouvoir se passer de leurs leçons.

L'œuvre était achevée; et le comte Orio, que la mort de la Fragoletta avait frappé au cœur, n'ayant plus rien à faire ici-bas, s'éteignit doucement par un beau soir d'été en bénissant l'enfant qui l'avait consolé.

A sa mort, la jeune fille se sentit seule, abandonnée.

La famille du comte, qui n'avait jamais pardonné à celui-ci d'avoir trompé ses espérances en se refusant avec obstination à contracter les alliances qui, tour à tour, lui avaient été présentées, tenant pour non avenue la reconnaissance de l'enfant, pensant avoir facilement raison de l'inexpérience de la comtesina, résolut de la dépouiller de l'héritage que son père en mourant lui avait légué.

C'était chose facile, car la jeune comtesse sans appui, n'avait pour parenté qu'une sœur de sa mère, femme déjà âgée, chez laquelle elle s'était retirée pour passer les premiers temps de son deuil, n'ayant pas voulu rester seule dans ce vaste palais où tout lui rappelait la perte cruelle qu'elle venait de faire.

C'est là qu'elle reçut la visite d'un clerc de l'avogador venant lui faire part des revendications de la famille du comte San-Severino.

Justement effrayée, ignorant les lois, sachant que ses adversaires, s'appuyant sur de hautes influences, auraient bon marché d'une jeune fille sans appui et sans relations, elle était prête à accepter une transaction lui laissant à peine de quoi vivre, lorsqu'un événement imprévu vint relever son courage et donner un autre cours à ses idées.

Un matin que, revenant d'entendre la messe

à Saint-Marc, elle traversait la place, modestement voilée, accompagnée de la femme chez laquelle elle s'était réfugiée, elle se croisa avec le prince de Metternich.

Celui-ci revenait de Milan, où les soins de l'administration de l'empire l'avaient appelé.

Ebloui par la beauté de la jeune fille, il s'informa; et ne tarda pas à connaître ce qui la concernait.

Dans sa jeunesse, le hasard l'avait fait se rencontrer avec le comte Orio, et malgré son peu d'estime pour les hommes, il avait été surpris de l'élevation du caractère de celui-ci, quoiqu'il ne partageât en aucune façon sa manière de voir.

Le comte s'étant retiré du monde lors de sa liaison avec Fragoletta, le chancelier ne l'avait pas revu; mais ne l'avait pas oublié.

En rencontrant sa fille, et en apprenant l'infortune imméritée dont elle était menacée, ce cœur de bronze s'humanisa pour la première fois.

Il se mit au courant des revendications de la famille, s'assura qu'elles ne reposaient sur aucun fondement, et trancha le différend de sa propre autorité.

La comtesina, ayant appris le rôle que Metternich avait joué dans cette affaire, alla le remercier et lui voua une éternelle reconnaissance.

Tel était le joyau que le diplomate avisé voulait sortir de son écrin pour le faire scintiller aux feux des lustres de Schoenbrunn, captiver le cœur du duc et lui faire oublier et la France et Colette.

CHAPITRE XX

LE TENTATEUR

La jeune fille, en recevant la lettre par laquelle Metternich la faisait mander sans retard à la résidence impériale de Schoenbrunn, fut à la fois étonnée et ravie.

Étonnée, car la bienveillance dont le chancelier lui avait donné la preuve en se faisant son défenseur dans une cause perdue d'avance sans son intervention, lui paraissait chose toute naturelle, d'après le bon souvenir qu'il avait conservé de ses rapports avec son père; mais elle ne jugeait pas que cette protection pût s'étendre jusqu'à la faire sortir de l'obscurité dans laquelle elle vivait à Venise, pour l'attacher en qualité de dame d'honneur à une archiduchesse d'Autriche, poste envié, et que l'on ne confiait d'ordinaire qu'à des filles issues de la noblesse à plusieurs quartiers.

Son père était, il est vrai, d'extraction patricienne la plus pure; mais le souvenir de sa

mère, le mauvais renom qui s'attache aux femmes de théâtre, même à celles dont les mœurs ne laissent rien à reprendre, n'allaient-ils pas élever une barrière infranchissable et lui attirer les dédains mal déguisés des femmes avec lesquelles ses nouvelles fonctions allaient la mettre en rapport.

Ravie, elle l'était, car ayant vécu, jusqu'à ce jour, dans la retraite que partageait son père bien-aimé, elle n'avait pas eu à apprécier les charmes de Venise, et ne gardait de la patrie que l'amer souvenir des tentatives que des parents cupides qui la reniaient, avaient faites pour la dépouiller. S'abandonnant au destin, elle mit ordre à ses affaires, fit ses préparatifs de départ et, après une dernière visite au petit cimetière où reposaient ceux qu'elle avait aimés, se mit en route avec la femme de confiance à laquelle le prince de Metternich avait donné la mission de l'accompagner.

Ce fut en vain que, dans le cours d'un long voyage, elle essaya d'interroger adroitement sa compagne, une Allemande aux gages du chancelier qui, se renfermant dans un mutisme obstiné, évita de répondre aux questions de la jeune fille.

Dépitée, et peu disposée à voir l'avenir sous des couleurs favorables, celle-ci regretta un instant d'avoir obéi avec autant de docilité aux instructions d'un homme qu'elle ne connais-

sait encore que pour le service qu'il lui avait rendu; mais l'insouciance qui est le propre de la jeunesse et la nouveauté de l'existence qu'elle allait mener, chassèrent rapidement les légers nuages que le mécontentement y avait amoncélés, et elle poussa un soupir de satisfaction qu'elle ne se donna pas la peine de dissimuler, quand la masse imposante du château de Schœnbrunn s'offrit à ses regards.

Il y avait une heure à peine qu'elle avait pris possession de l'appartement qui lui était destiné, qu'on la manda chez le chancelier.

Celui-ci, pour ne pas effaroucher la jeune fille, s'empressa de dépouiller le masque d'austère gravité qu'il savait revêtir suivant les circonstances, et, ce fut d'une façon toute paternelle, qu'il s'enquit de sa santé et des incidents de son rapide voyage.

— Je vous suis on ne peut plus reconnaissant, dit-il, d'avoir répondu aussi vite à ce que j'attendais de vous et saurai, n'en doutez pas, vous en donner des preuves.

Il sera convenable, néanmoins, que vous preniez quelques jours de repos, afin de vous familiariser avec les êtres de céans et les gens avec lesquels vous allez forcément vous trouver en rapport; et si je vous ai fait mander sans retard, vous laissant à peine le temps de prendre les mesures nécessaires pour procéder à votre installation, c'est que, avant toutes

choses, j'avais à vous tracer une ligne de conduite vis-à-vis de ces derniers; mais avant d'entrer dans aucune explication à ce sujet, je me vois dans la nécessité de vous prévenir qu'il faudra vous conformer d'une manière aveugle à nos instructions, si vous voulez vivre en paix et ne pas vous exposer à devenir la victime d'intrigues féminines; peu dangereuses en elles-mêmes il est vrai, mais qui, à la longue, finiraient par vous lasser et vous mettraient dans la nécessité de vous démettre des fonctions que vous avez à occuper ici.

— Monseigneur, répondit la jeune fille, je vous écoute avec attention, et m'appliquerai, croyez-le bien, à vous contenter sur tous les points.

— Je n'attendais pas moins de vous, répondit le chancelier; mais je crois qu'il est indispensable, pour que vous vous pénétriez de mes intentions, que je reprenne les choses de plus haut et les fasse remonter à notre première rencontre sur la place Saint-Marc, à Venise.

Lorsque je vous aperçus pour la première fois, je fus ébloui littéralement à l'aspect de votre idéale beauté.

Voyant la jeune fille rougir, il s'empressa d'ajouter :

— Mon âge et les rapports d'amitié que j'eus avec votre père défunt m'autorisent à vous par-

ler ainsi sans que vous puissiez en aucune façon vous en offenser.

Je m'informai de vous, et n'eus pas de peine à connaître tout ce qui vous concernait.

C'est alors que j'agis et fus assez heureux pour mettre un terme à l'injuste procès dont la famille de votre père vous menaçait.

Si j'évoque ces faits, ce n'est pas pour faire appel à votre reconnaissance, mais pour vous amener peu à peu à connaître quels furent dès ce jour mes projets.

Lorsque la destinée mit fin à la puissance de Bonaparte et le reléqua pour toujours dans l'île éloignée où il devait mourir, l'empereur François II, mon auguste maître, se vit dans la nécessité d'accueillir à la cour le fils de celui-ci, enfant né de l'union contrainte et malheureuse de l'archiduchesse Marie-Louise, sa fille, avec l'usurpateur.

Dans les premières années qui suivirent cette adoption forcée, la tâche fut facile, cet enfant n'avait conservé de son père qu'un vague souvenir, comme une ombre effacée, dont le temps peu à peu aurait pu faire justice ; mais, pour notre malheur, l'archiduchesse qui aurait dû cesser, à partir de cette époque, tout rapport avec la France, n'avait pu se dispenser d'en ramener deux Français attachés à sa personne, qui s'établirent ici ; et, dès lors, la tranquillité dont nous avions joui,

usqu'à cette heure, disparut pour ne jamais revenir.

Sans méfiance, on les laissa s'intéresser aux études du jeune duc de Reichstadt, qu'on appelait ainsi depuis l'époque où l'empereur, son grand-père, lui avait donné l'apanage de la ville de ce nom.

A toute heure du jour, ils allaient et venaient dans le château, montaient à cheval avec le duc, faisaient des armes avec lui ; et, sous prétexte de le perfectionner dans les exercices du corps, ouvraient à ses yeux des horizons nouveaux en lui retraçant les hauts faits de son père.

Je fus instruit, mais trop tard, de ce qui se passait.

Je m'empressai d'y mettre bon ordre en renvoyant les deux Français dans leur pays ; mais le mal était grave et, depuis cette époque, il n'a jait qu'empirer ; mais à quoi bon se plaindre, il faut y remédier et j'ai pensé à vous.

Dans ce château, vaste résidence impériale qui semble pétrifiée, pareil à la demeure de ce conte de Fées où, par un sortilège, tout le monde dormait, les choses vont changer.

Nous donnerons des chasses, des tournois et des fêtes ; mais pour les présider, il nous faut une reine (de beauté, je m'entends) et cette reine, je crois l'avoir trouvée : ce sera vous.

Est-ce que vous refusez ?

D'ailleurs, vous auriez tort. Le duc est fort

aimable il est jeune, il est beau... Et puis, qui sait, une couronne ducale n'est pas à dédaigner! Pourquoi ne seriez-vous pas duchesse un jour? Cela vaut mieux qu'un titre de comtesse plus ou moins contestable.

Vous ne répondez pas, mais je lis dans vos yeux votre envie d'accepter.

Seulement, je dois vous prévenir et ne rien vous cacher.

Vous aurez à lutter, car vous avez une rivale.

Avant votre arrivée, le duc avait ébauché une intrigue amoureuse avec une jeune Française dont vous pouvez voir l'habitation d'ici.

Et le duc, soulevant le rideau qui masquait la fenêtre, montra à la jeune fille le cottage de Silvère.

— C'est même de là, à ne vous rien cacher, que sont sortis la plupart de nos ennuis.

Mais vous voilà, et vous êtes si belle!

Je suis sûr que vous m'avez compris?

Et comme la jeune fille ne lui répondait rien, il lui prit la main et lui dit :

— Soyez irrésistible et vous serez duchesse...

Pour l'instant, allez vous reposer, une fatigue trop prolongée nuirait à votre teint, en flétrirait les roses.

Adieu! et à bientôt.

La jeune fille sortie, Metternich se frotta les mains en riant de ce rire que Goethe a jeté sur le masque de Méphistophélès.

Tentateur éhonté, il avait transporté sur les sommets de la montagne cette âme que, dans sa perspicacité, il avait jugée accessible à l'ambition.

Si les événements répondaient à ses espérances, le duc, enlacé dans les mailles d'une intrigue amoureuse, menée de main de maître, captivé par les charmes de la sirène que l'habile chancelier plaçait sur son chemin, dirait adieu pour toujours à ses folles ambitions.

Colette, blessée dans son amour, outragée dans son orgueil, se refuserait à assister, impuissante et dédaignée, au triomphe de sa rivale.

Elle quitterait Schœnbrunn en entraînant Silvère dans sa retraite.

Sans lutte et sans éclat, Metternich arrivait ainsi à ses fins.

CHAPITRE XXI

DÉCEPTION

Le chancelier, en jetant dans le cœur de la jeune fille la semence qui devait y faire germer d'ambitieuses visées, avait été guidé par la pers-

picacité qui ne lui faisait jamais défaut lorsqu'il s'agissait de choisir entre les instruments les plus propres à entrer dans ses vues et à seconder ses projets.

Mais combien grande eût été sa joie, s'il avait pu lire au fond de cette âme, et y voir la rapidité avec laquelle, grâce aux riantes perspectives qu'il lui avait fait entrevoir, il en avait chassé tout ce qui aurait pu lui faire obstacle.

Maria Assunta avait vécu jusqu'alors d'une vie calme et retirée.

Ignorante des choses de la vie, cloîtrée pour ainsi dire, absorbée dans des études qui lui prenaient tout son temps, elle n'avait jamais regardé l'avenir en face.

Les propositions de Metternich n'avaient pas manqué de l'étonner; mais son étonnement avait été de courte durée; et elle s'était empressée d'étouffer la voix de sa conscience qui lui murmurait dans son for intérieur qu'elle était coupable de prêter l'oreille et de consentir à se faire la complice d'une entreprise dont le but n'était pas difficile à deviner.

Mais l'ambition parlait plus haut dans son cœur, et ce fut de bonne volonté qu'elle s'apprêta à jouer le rôle qui lui était imposé.

Ce fut chose facile car, le lendemain de son arrivée, le chancelier mit à sa disposition une soubrette avisée, qui fit venir de Vienne les couturières les plus habiles et veilla à ce qu'en peu

de jours elle fut pourvue de somptueux costumes de cour, d'une richesse et d'une splendeur inaccoutumées.

Les fêtes commencèrent: ce furent d'abord des chasses.

Ne connaissant pas l'équitation, ce qui était une lacune dans l'éducation qu'elle avait reçue, mais que la situation de Venise justifiait, elle dut rester au château dont, grâce à cette circonstance, elle connut bientôt tous les êtres.

Le duc, jusqu'alors, avait semblé prêter peu d'attention à ce qui se passait autour de lui; mais l'ayant rencontrée un jour dans l'une des galeries, frappé de sa beauté, il ne put s'empêcher de s'enquérir à son sujet.

Et dès lors, elle eut le vague pressentiment qu'il l'avait remarquée.

Un événement, qui se produisit quelques jours après, ne fit que confirmer cette opinion.

Les demoiselles de haute naissance attachées à la personne des archiduchesses habitant le château n'avaient pas vu sans un secret dépit cette étrangère dont les charmes indéfinissables attiraient les regards et les éclipsaient.

Les aides de camp, qui formaient la majeure partie de l'élément masculin présent à la résidence impériale, stylés par les dames d'honneur, auxquelles ils n'avaient rien à refuser,

entrèrent dans le complot ; et, un soir, la protégée de Metternich se trouva en face de l'écueil que celui-ci lui avait signalé.

Sur l'ordre de l'archiduchesse Sophie, la San-Severina dut chanter la finale de la *Servante Maîtresse de Paisiello*.

Le brio, et le talent qu'elle déploya dans l'interprétation de ce morceau difficile, auraient dû lui concilier les bravos enthousiastes de l'assemblée.

Un silence de mort accueillit les dernières notes ; et, lorsqu'elle quitta le clavecin pour regagner sa place, aucun des hommes présents ne s'avança pour l'accompagner comme il était d'usage.

Le duc, qui était présent, s'apercevant de l'outrage qu'on infligeait sans raison à la jeune fille, et voulant donner une leçon à ces Autrichiens dont l'insolence et la morgue hautaine l'exaspéraient, se précipita au-devant d'elle, et lui offrant courtoisement la main, la conduisit jusqu'à la chaise qu'elle occupait derrière l'archiduchesse.

La glace était rompue...

Le lendemain, à la première heure, la sou-brette attachée à son service grattait à la porte de la San-Severina et lui remettait, de la part de Metternich, un superbe éventail orné de délicates miniatures attribuées à Watteau.

Au fond de la boîte en bois de santal, où il

était renfermé, se trouvait un billet laconique dans lequel la jeune fille reconnut l'écriture du chancelier.

Elle y lut ce qui suit :

« Il est l'heure, agissez !... »

On était au milieu de septembre, et le bosquet où se sont déjà déroulées deux scènes de ce drame n'avait pas encore perdu ses feuilles : leur teinte seule était changée, et l'or de l'automne y avait remplacé la verdure de l'été.

Le duc, prévoyant que bientôt il ne resterait rien de ce temple où son cœur, un jour, s'était donné, y dirigea ses pas : il voulait y rêver.

Peut-être espérait-il y rencontrer Colette, et il fut fort surpris en y entrant de voir qu'on l'avait précédé.

La San-Severina, assise sur le banc de marbre, dans tout l'éclat de son imposante beauté, que faisait resplendir les rayons du soleil, alors à son zénith, ressemblait à Diane chasseresse ayant pour un moment déposé son arc et ses flèches pour jouir comme une simple mortelle, de la beauté du jour dans ce lieu retiré.

En apercevant le duc, elle rougit comme si elle eût été surprise en défaut et fit mine de se retirer.

Le duc la pria de n'en rien faire et s'assit à ses côtés.

— Monseigneur, dit-elle en jouant savamment de l'éventail qu'elle tenait dans sa main droite, je bénis le hasard qui me fait vous rencontrer.

Car je n'oublierai jamais le service signalé que Votre Excellence me rendit hier au soir en mettant fin à l'outrageante scène dont j'étais la victime, et que, je vous prie de le croire, je n'avais en aucune façon provoquée.

Mon trouble était si grand, que je crois vous avoir à peine remercié.

Je le fais aujourd'hui et du fond de mon cœur.

On m'avait dit que vous étiez généreux et bon, je vois que l'on ne m'avait pas trompée.

— Mon Dieu, mademoiselle, reprit le duc, je crois que vous exagérez un peu l'importance du léger service que j'eus le bonheur de vous rendre.

Vous étiez seule, en butte à une malveillance que ses auteurs ne se donnaient pas même la peine de déguiser, spectateur indigné de cette basse vengeance, je me suis souvenu que j'étais Français et gentilhomme et suis intervenu.

Si vous aviez eu un frère, il eût agi de même.

— Un frère, dit la jeune fille, je n'en ai pas et suis, hélas! seule en ce monde; si j'avais un ami...

Et ici elle souligna ces mots d'un regard languoureux qu'elle laissa glisser du côté du jeune homme

— Un jour viendra, reprit le duc, où vous en aurez un fidèle et dévoué.

Tête haute, et le bras appuyé sur son cœur, vous vous rirez des sots et les mépriserez.

Vous serez tout pour lui; et, à part l'honneur, nulle richesse, nul trésor ne lui seront plus chers.

Chaque jour, à chaque heure, votre chère pensée, présente à son esprit lui parlera de vous, et le bruit de vos pas le fera tressaillir.

— Ce que vous me dites là, répondit la San-Severina ouvre mes yeux, et mon sang dans mes veines, comme une lave ardente, me brûle et me consume. Une ardeur nouvelle, inconnue jusqu'ici, fait rougir mon front et ma langue impuissante s'évertue à trouver des mots qui puissent rendre et traduire ma pensée.

Oh! que vous aimez bien; et qu'elle sera heureuse, celle qui dans la vie, marchant à vos côtés, s'en ira fièrement; car, chaque jour pour elle sera un jour de fête; elle ne connaîtra ni l'envie, ni la haine, l'univers sera comme s'il n'était pas; vous serez tout pour elle, et son Dieu et son roi.

Et, lorsque vous mourrez, elle mourra aussi, car sa vie serait sombre et ses jours sans soleil

Le duc restait pensif.

Déconcertée, et quelque peu mortifiée par ce silence, elle se leva.

Reichstadt la prit par la main et la fit asseoir à nouveau auprès de lui, puis il reprit :

— Je comprends votre émoi, mais je ne vous ai pas dit qui j'aimais ainsi...

C'est une humble enfant, la fille d'un soldat; en vous penchant un peu, vous pourriez voir d'ici la maison qu'elle habite.

Par un matin de mai, dans ce même bosquet, je lui donnai mon cœur : je ne l'ai pas repris.

Pourtant tout nous sépare; mais, malgré les obstacles, je l'aime davantage, car elle est simple et bonne; et son âme élevée, de ma France perdue, à mes yeux est l'emblème.

La jeune fille comprit que ce cœur bien épris appartenait tout à Colette, et que la coquetterie qu'elle venait de déployer l'avait été en pure perte.

Elle s'inclina respectueusement devant le duc, et rentra au château rendre compte à son puissant protecteur du naufrage de ses espérances.

CHAPITRE XXII

DIRECCIÓN GENERAL DE

LA VISION

Nous sommes en hiver...

La froidure est venue et un ouragan, dont la violence augmente de minute en minute, vient

d'éclater, bouleversant le parc et les jardins de Schœnbrunn.

Le vent courbe les arbres; démolit les frêles bosquets et vient battre les murs de l'antique demeure, comme s'il voulait les ébranler.

Sur la façade du château, de nombreuses lumières vont et viennent tremblantes et agitées.

Quelle différence avec cette nuit de printemps, mystérieuse et calme où la pâle clarté d'une lampe de travail clignotait solitaire, éclairant la fenêtre de l'appartement de l'Aiglon.

La tempête, qui règne au dehors, semble avoir pris possession du palais où l'agitation est extrême.

Dans les vastes galeries, les gens de service circulent affairés et silencieux; et, sur les degrés de marbre conduisant à la porte d'entrée, un vieillard à la démarche austère, entouré de prêtres et de lévites, s'avance majestueusement, à la lueur vacillante des cierges, bénissant les assistants agenouillés devant lui.

C'est l'archevêque de Vienne, qui vient d'administrer un moribond.

Car, la terrible visite use devant laquelle les grands de ce monde et les humbles sont égaux, la mort implacable et aveugle, vient de faire son entrée.

Le duc de Reichstadt, celui qu'à sa naissance, son père, dans son orgueil, nomma le roi de Rome, dans quelques heures aura vécu.

Atteint dans ses glorieuses espérances, frappé dans ses plus chères illusions, il se meurt lentement.

N'ayant plus rien à attendre de la destinée, l'Aiglôn captif n'a pu se résigner à vivre; et bientôt au bas de cette page où, la fortune aidant, l'Histoire aurait pu retracer ses hauts faits, les générations de demain ne liront que ces mots:

Il ne régna jamais...

Pauvre prince exilé, pour réchauffer son cœur glacé, avide de tendresse, il n'a trouvé que la main d'une amie, d'une enfant comme lui; mais d'autre part il s'est heurté à tant d'indifférence, qu'il n'a pu vivre; et pour ses ennemis, la mort qui l'attend est une délivrance:

Il les faisait trembler.

Et, en effet, depuis le jour où nous avons vu le duc regagner Schœnbrünn à la suite de cette nuit funeste où les criminels agissements d'un traître lui fermèrent à jamais le chemin du pouvoir, une lassitude profonde s'est emparée de lui.

Il n'a pu supporter plus longtemps l'existence monotone de chaque jour; et, malgré les encouragements de Silvère, malgré les tendres consolations de Colette, indifférent à tout ce qui l'entoure, il vit comptant les heures; et le mal terrible, qui devait l'emporter, se déclare, rend ses jours plus sombres; assis à son chevet

le prive de sommeil, l'accable sans relâche; flétrit ses joues, met des rides à son front; et soulevant le voile qui cèle l'avenir, achève enfin son œuvre en lui montrant la mort qui l'attend.

Mourir, mourir si jeune; après avoir rêvé de destinées glorieuses, s'en aller au néant.

Sans gloire dans le passé, sentir peser sur ses épaules un nom comme le sien, être le fils de l'Aigle; et, pauvre Aiglôn sans ailes, s'éteindre loin de l'air dans un nid étranger?

Et le mal chaque jour grandit de plus en plus, l'obsède, lui fait prendre en horreur cet immense palais, frère du tombeau de marbre où des mains étrangères le coucheront demain.

Encore si le soleil venait le consoler avec ses chauds rayons; s'il pouvait dans le parc errer tout à son aise, causer avec Silvère et rire avec Colette; mais c'est chose impossible, car l'hiver est venu.

Les fleurs ne sont plus; et le bosquet, doux berceau où naquit son amour pour Colette, les feuilles en sont tombées, chassées par les autans.

Comme ce cher abri, son âme est dépouillée de tout ce qui fut jeune; sous le vent du malheur elle a pris des années, années qui comptent doubles, car le passé est comme un souvenir perdu dans le lointain.

Hier, il s'efforça de lire pour se distraire; il

reprit un par un ces bulletins glorieux où le nom de son père, inscrit sur chaque page, rappelle une victoire.

Il n'a pu continuer: A quoi bon maintenant!

Puis ses forces déclinent. Sentant la fin venir, le prêtre étant parti, le duc a fait mander les deux amis fidèles qui partagèrent sa mauvaise fortune.

A ses derniers moments, loin de son cher pays, il aura l'illusion de mourir sur la terre de France en leur donnant la main.

Mais l'orage redouble, et l'agonie commence.

Reichstadt, assoupi depuis quelques instants, se réveille soudain.

A demi soulevé sur sa couche funèbre, à cette heure solennelle où ceux qui vont mourir, oublieux du présent, lisent dans l'au delà, son visage flétri par la souffrance, amaigri par les veilles, retrouve pour un instant la beauté d'autrefois.

Ses yeux, sur lesquels la mort semblait avoir jeté son voile, s'ouvrent brillants et clairs et ses lèvres livides ont retrouvé la vie et perdu leur pâlour.

Debout à ses côtés, Colette et Silvère le soutiennent tous deux, et leurs bras enlaçés lui font comme un berceau où le pauvre exilé s'endormira bientôt, oublieux du passé.

Et la voix du duc haute et vibrante, monte dans le silence de la nuit, couverte par mo-

ments par les éclats de la foudre qui gronde au dessus du palais.

Quel merveilleux spectacle s'offre à mes yeux ravis.

Les brumes de l'hiver, envolées pour jamais, ont fait place au printemps et sa brise embaumée flotte sur mon visage, caressant mes cheveux.

J'ai fait un triste songe!

Seigneur! qu'il a duré!

J'avais rêvé que j'étais triste et seul et que j'étais esclave.

Enchaîné au sommet d'une roche élevée à toute heure battue par les vagues du large.

La mer, en déferlant, déposait à mes pieds des monstres odieux qui semblaient me braver, et se riaient de moi, impuissant, désarmé.

Mais ce rêve a pris fin. Un aigle gigantesque, aux ailes déployées, est descendu un soir des abîmes d'en haut, et, brisant mes liens, chassant mes ennemis, m'a mis en liberté.

Depuis ce jour béni, que de chemin j'ai fait et combien j'ai marché!

Il m'a semblé pourtant qu'une main secourable m'a prêté son appui, guidant mes pas tremblants.

Au moment du repos, le soir dans les champs,

ayant pour toit le ciel, pour lampe les étoiles, que de fois j'ai senti un souffle caressant, une chose inconnue venant frôler mon front.

Mais, me voici au but :

La basilique antique, où j'allais tout enfant, se dresse devant moi, et ses tours, revêtues du manteau qu'y déposèrent les siècles, s'élèvent vers le ciel et semblent l'appeler. Mais les yeux de mon âme, ouverts sur l'infini la voient plus vaste encore.

Les murs ont disparu ; la voilà sans limites ; et le peuple de France, qu'on y a rassemblé, semble attendre quelqu'un.

Et celui qu'on attend, pour lequel là-bas, debout devant l'autel, le pontife prépare et le chrême et l'encens, c'est moi, le fils de l'Aigle.

Je sens pousser mes ailes !..

Que le vent des batailles prête son souffle aux orgues et les fasse chanter !..

Aux accords triomphants d'une marche guerrière, je m'avance ; et les drapeaux de France s'inclinent devant moi. L'âme de la Patrie, en serrée, dans leurs plis, semble les animer ! Elle plane sur moi ; et je sens, en mon cœur, un frisson qui l'étreint et pourrait le briser..

Mais qui sont ces deux femmes qui marchent à mes côtés :

Silencieuses elles s'avancent..

Je me souviens...

Un jour, une jeune fille que j'aimais me conta

qu'étant enfant, le soir, près de sa mère, elle avait lu souvent l'histoire de la bergère que le ciel suscita pour délivrer la France du joug de l'étranger

Elle est là, à ma droite, c'est Jeanne la pastourelle, et je la reconnais..

Mais l'autre, quelle est-elle ?

Une fille des champs, qui arrêta les Huns et dit, à Attila vainqueur, « tu n'iras pas plus loin.. »

Elle sauva Paris du sac et du pillage.

Douces fleurs du pays ! Dieu me les envoya pour me donner la main et me conduire à lui.

Mais un nuage noir vient de couvrir le ciel. Oh ! le triste marais qui, sous le vent d'hiver, frissonne à l'horizon !

Il en sort des serpents et ils viennent vers moi !..

Oh ! grand Dieu, je t'en prie, fais qu'ils n'avancent pas !..

Plus rien, ils sont partis.

Oh ! ma chère Colette, dis-moi, te souviens-tu des heures fugitives, qu'assis sous les étoiles nous vécûmes tous deux.

Un soir, nous partirons pour le séjour de Dieu où nous continuerons, pour ne jamais finir, le beau rêve d'amour ici-bas commencé.

Mon père m'y attend, et je vais le rejoindre. Tu y viendras aussi... car moi, je l'aimais tant ! »

Le rêve avait pris fin
L'Aiglon avait vécu.

Silvère, qui avait peine à retenir ses larmes, laissant Colette à sa douleur, tira d'un tiroir secret de la table de travail un drapeau tricolore et en couvrit pieusement le corps du duc.

Dans ce lambeau noirci par la poudre des combats, troué par la mitraille, Reichstadt allait dormir pour toujours, emportant dans la terre étrangère quelque chose de la Patrie perdue.

Le vieux soldat venait de terminer sa funèbre besogne, lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir doucement.

Sur le seuil, Metternich apparut.

A sa vue, il bondit, et, se plaçant devant la couche où reposait l'Aiglon, il dit au chancelier :

« Monseigneur, votre œuvre est terminée, vous pouvez vous réjouir.

Mais, sur mon honneur, vous ferez bien de ne pas tenter Dieu en demeurant ici.

Vous voyez cette jeune femme agenouillée :

C'est la France qui pleure.

Sortez!...

« Votre présence ici est une insulte à sa douleur. »

FIN

DIDIER & MÉRICANT, 1, rue du Pont-de-Lodi, Paris.

LA NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

A 20 centimes le volume

(COUVERTURE JAUNE)

Comprend plus de 150 volumes et forme le plus beau choix de *Romans d'aventures, historiques, littéraires et comiques, d'ouvrages classiques, Pièces de théâtre, Nouvelles, Poésies, de Livres humoristiques, utiles, etc....*, qu'il soit possible de mettre à la portée de tous.

EN VENTE PARTOUT

Voir au commencement du livre le Catalogue complet des ouvrages de la collection.

La Chemise

à travers les Ages

PAR

ARMAND SILVESTRE

Dessins de L. LE RIVEREND

ALBUM MODERNE ET DOCUMENTAIRE INÉDIT

Illustré de 16 grandes reproductions en simili-gravure

Format in-4^o raisin — Prix : 3 fr. 50



